

128 F. 127

LE  
GARÇON SANS-SOUCI,  
OU  
AVENTURES SUR AVENTURES,

ROMAN COMIQUE EN TROIS ACTES,

A Changemens, Travestissemens, etc. etc.; imité de l'Ouvrage de  
M. PIGAULT-LE-BRUN,

Par M. RENE PÉRIN;

Musique de M. DARONDEAU;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de  
la Gaité, le 23 Avril 1818.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre  
Français, N<sup>o</sup>. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n<sup>o</sup> 4,

1818.

132571-B

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. DUPLANT . . . . .	M. <i>Michelan.</i>
Mad. DUPLANT. . . . .	Mlle. <i>Adeline.</i>
HYPOLITE , leur fils . . . . .	Mlle. <i>E. Hugens.</i>
ESTELLE, nièce de M <sup>ME</sup> . Duplant.	Mad. <i>Adolphe.</i>
VALENTIN , neveu de M. Du- plant. . . . .	M. <i>Grévin.</i>
DABANCOURT , capitaine de grenadiers français . . . . .	M. <i>Reynaud.</i>
CHARLES, ami de Valentin. . . . .	M. <i>Victor.</i>
LECOURT , jeune Français . . . . .	M. <i>Le Roi.</i>
MICHEL , jeune Français . . . . .	M. <i>Alexandre.</i>
LA VALEUR , sergent de grena- diers français . . . . .	M. <i>Lequien.</i>
LUNÈS , corrégidor d'Urgel. . . . .	M. <i>Basnage.</i>
AUDA , femme de Lunès . . . . .	Mlle. <i>Millot.</i>
URSULE , sœur de Lunès. . . . .	Mad. <i>Clément.</i>
PEDRO , aubergiste espagnol. . . . .	M. <i>Duménis.</i>
CARLOS , capitaine de recrues espagnoles . . . . .	M. <i>Héret.</i>
Un Caporal espagnol . . . . .	M. <i>Genest.</i>
Le Greffier de l'alcade d'Aranza.	
Sentinelle française.	
Sentinelle espagnole.	
CÉVALLOS , personnage muet.	
Deux Domestiques de Lunès.	
Deux Suivantes d'Estelle.	
Quatre Voleurs , personnages muets.	
Peuple d'Aranza , hommes et femmes.	
Recrues espagnoles.	

# LE GARÇON SANS-SOUCI,

ou

## AVENTURES SUR AVENTURES,

Roman comique en trois Actes.

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un jardin fermé dans le fond par une grille.  
A droite et à gauche, un bosquet.*

---

#### SCENE PREMIERE.

M. et Mad DUPLANT.

MAD. DUPLANT.

Je vous le répète, M. Duplant, je ne puis souffrir votre Valentin.

M. DUPLANT.

Je le sais bien, ma femme, je le sais bien.

MAD. DUPLANT.

Son père, votre respectable frère, était le meilleur des hommes; mais son fils...

M. DUPLANT.

Convendez cependant, qu'il a de l'esprit, de la grâce, une vivacité charmante...

MAD. DUPLANT.

Toutes les qualités...

M. DUPLANT.

Et surtout le plus heureux caractère. Il ne pense à rien, ne s'inquiète de rien, s'amuse de tout : ce qui ferait fondre en larmes la plupart des hommes, le fait rire aux éclats. Voit-il un obstacle, il l'affronte; un danger, il le brave; un malheur certain, il s'en moque enfin...

MAD. DUPLANT.

C'est un mauvais sujet.

M. DUPLANT.

Un véritable garçon sans souci.

MAD. DUPLANT.

Que vous préférez à notre Hypolite.

M. DUPLANT.

Je ne dis pas cela.

MAD. DUPLANT.

Il faut être bien prévenu, pour ne pas apercevoir la différence qui existe entre ces deux jeunes-gens.

M. DUPLANT.

Je vois bien, Madame, qu'ils ne se ressemblent pas du tout.

MAD. DUPLANT.

Hypolyte est aimable. . .

M. DUPLANT, *à part.*

Faux.

MAD. DUPLANT.

Il a le meilleur ton. . .

M. DUPLANT, *à part.*

Beaucoup de fatuité.

MAD. DUPLANT.

Il fait des vers.

M. DUPLANT, *à part.*

Comme à l'Opéra-comique.

MAD. DUPLANT.

Il danse comme un zéphyr. . .

M. DUPLANT, *à part.*

De plomb.

MAD. DUPLANT.

Il joue de tous les instrumens.

M. DUPLANT, *à part, se bouchant les oreilles.*

Je ne le sais que trop !

MAD. DUPLANT.

Enfin, c'est un jeune homme qui peut passer. . .

M. DUPLANT, *à part.*

Pour un sot.

MAD. DUPLANT.

Tout le monde dit qu'il vous ressemble ; aussi j'ai certain projet pour l'avenir. . .

M. DUPLANT.

Et peut-on savoir ? . .

MAD. DUPLANT.

Hypolyte, presque enfant, aimait déjà cette petite nièce élevée ici comme notre fille.

M. DUPLANT.

Estelle ? . . Comment ! ce morveux à peine âgé de quinze ans ! . .  
Et vous penseriez. . .

MAD. DUPLANT.

Dans cinq ou six ans, ils pourront se marier.

M. DUPLANT.

Non, non.

MAD. DUPLANT.

Non ? . . Eh bien ! dès ce soir, nous signerons leur contrat.

M. DUPLANT.

Ce soir, pour les marier dans six ans ?

MAD. DUPLANT.

Comme chez les grands seigneurs.

M. DUPLANT.

Mais Estelle n'a pas d'inclination pour Hypolite, et ne voudra jamais d'un homme qu'elle ne pourrait aimer.

MAD. DUPLANT.

Elle en voudra... ou... J'ai bien voulu de vous, Monsieur, que je n'aimais pas.

M. DUPLANT, *riant*.

En êtes-vous bien sûre, ma femme?... C'est que je me souviens de votre mine boudeuse, lorsque...

MAD. DUPLANT.

Lorsque?..

M. DUPLANT.

Lorsqu'il fallut prononcer le *oui* fatal.

MAD. DUPLANT.

Qu'est-ce que cela fait, Monsieur ? Bien ou mal je l'ai dit, comme tant d'autres... C'est un mauvais moment à passer.

M. DUPLANT.

Bien obligé, madame Duplant... (*à part*.) Comme c'est aimable un tête-à-tête conjugal !

MAD. DUPLANT.

Laissons cela, et revenons au sujet principal de notre conversation.

M. DUPLANT.

Oui, car l'amour n'a jamais été pour nous un sujet principal.

MAD. DUPLANT.

Il faut, aujourd'hui même, que Valentin prenne la robe.

M. DUPLANT.

Lui, avocat!.. Il battra ses adversaires; et pour tous dommages, il les tuerait.

MAD. DUPLANT.

Plaisanterie déplacée. Il prendra le parti du barreau, et Estelle épousera mon Hypolite: tel est mon avis.

( *Ici Dabancourt paraît : il entend tout.* )

M. DUPLANT.

Non : Valentin suivra la carrière des armes, Estelle l'épousera quand il sera capitaine : j'achèterai un château pour Hypolite ; il ne fera rien, commandera sans raison, gouvernera sans esprit, fera le suffisant, l'homme d'importance. Ainsi, j'aurai mis chacun à sa place : Valentin sera brave, Estelle bonne épouse ; et Hypolite... sera riche : voilà mon avis.

MAD. DUPLANT.

C'est comme à l'ordinaire, Monsieur, vous n'avez pas le sens commun.

SCENE II.

Les Précédens , DABANCOURT.

DABANCOURT.

Hé ! là ! là ! mes bons amis.

MAD. DUPLANT.

Vous arrivez fort à-propos , capitaine.

M. DUPLANT.

Il faut que tu saches . . .

MAD. DUPLANT.

Il faut que je vous dise . . .

DABANCOURT.

J'ai tout entendu.

MAD. DUPLANT.

Et , sans doute , vous pensez . . .

DABANCOURT.

Comme votre mari.

MAD. DUPLANT.

Comme Monsieur !

DABANCOURT.

Oui : et comme il m'avait parlé de son projet , j'apporte à Valentin un engagement à signer ; il servira dans ma compagnie.

MAD. DUPLANT.

Je m'y oppose ; mon Hypolite seul portera l'épée.

M. DUPLANT.

Mais il est disposé à être un vrai poltron .

MAD. DUPLANT.

C'est une calomnie.

M. DUPLANT.

Non , c'est une médisance. ( *On entend du bruit.* )

MAD. DUPLANT.

Qu'est-ce ?

HYPOLITE , *dans la coulisse.*

Quelle horreur !

MAD. DUPLANT.

C'est la voix de mon fils.

SCENE III.

Les Précédens , HYPOLITE.

HYPOLITE , *accourant.*

Ma mère , plus de doute.

MAD. DUPLANT.

Qu'est-il arrivé ?

M. DUPLANT.

Explique-toi.

HYPOLITE.

C'est certain.

( 7 )

M. DUPLANT.

Qu'y a-t-il ?

HYPOLITE.

Je ne le croyais pas....

MAD. DUPLANT.

Mais enfin ?...

HYPOLITE.

A présent j'en ai la preuve.

M. et MAD. DUPLANT.

Quelle preuve ?

HYPOLITE.

Faut-il vous le dire ?

TOUTS.

Oui !

HYPOLITE.

Vous le voulez absolument ? eh ! bien , je viens de voir Estelle avec....

MAD. DUPLANT.

Avec Valentin ?

HYPOLITE.

Précisément.

M. DUPLANT.

Belle nouvelle.

MAD. DUPLANT, *carressant Hypolite.*

Il m'aurait effrayée !

HYPOLITE.

Valentin lui disait : allons, petite cousine, un peu de caractère ; nous nous aimons, nous voulons nous marier ; je vais demander votre main... Si on me l'accorde, je vous épouse ce soir... si on me la refuse... Eh ! bien... Nous verrons....

M. DUPLANT et DABANCOURT, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

MAD. DUPLANT.

L'impertinent !

M. DUPLANT, *à Dabaucourt.*

Quand il est embarrassé, nous verrons, est son grand mot.

DABAUCOURT, *bas à M. Duplant.*

C'est un joli mot, et un mot bien placé, quand on va se marier.

MAD. DUPLANT.

Oui, riez de tout cela, M. Duplant ; vous aussi, capitaine... seule je réprimerai l'audace de ces jeunes étourdis. Ne crains rien, mon Hypolite... ce mariage ne se fera jamais. (*Elle appelle.*) St-Jean ? François ? La Pierre ? Germain ?

#### SCENE IV.

Les Mêmes, VALETS, *accourant.*

MAD. DUPLANT.

Qu'on fasse venir ici M. Valentin et ma nièce.

( *Les valets vont pour exécuter les ordres de madame Duplant, lorsque Valentin et Estelle paraissent en se tenant par la main. Les valets sortent.* )

## SCENE V.

Les Mêmes, VALENTIN, ESTELLE.

VALENTIN, *tenant Estelle par la main.*

Nous voici.

MAD. DUPLANT.

M. Valentin, mademoiselle Estelle, séparez-vous.

VALENTIN.

Ça ne se peut pas, maman : Mon père, ma mère, car vous l'êtes malgré vos petites humeurs.

MAD. DUPLANT.

Monstèur...

VALENTIN.

Nous venons comme des enfans respectueux, vous déclarer que nous voulons nous marier aujourd'hui ou demain, que nous ne changerons jamais de résolution... Voilà ce que désirent deux amans soumis qui sont prêts à faire tout ce que vous voudrez si vous consentez à tout ce qu'ils desirent.

HYPOLITE.

Vous l'entendez, maman.

DABAUCOURT.

L'étourdi !

MAD. DUPLANT, *à son mari.*

Qu'en dites-vous, Monsieur ?

M. DUPLANT.

C'est une plaisanterie.

MAD. DUPLANT.

C'est une impertinence.

VALENTIN.

Eussiez-vous préféré que je fusse venu vous dire d'un ton bien pathétique, avec des larmes dans la voix : ô vous, l'éternel objet de ma vénération profonde ! Vous, l'arbitre de mon sort ; qui d'un seul mot pouvez faire le bonheur ou le malheur de notre existence, unissez-nous... Nous venons les mains tremblantes, le cœur gros de soupirs, attendre à vos genoux... la vie ou la mort... ah !... ah !...

MAD. DUPLANT.

Quand vous vous seriez exprimé ainsi...

VALENTIN.

Fi donc ! c'eût été ressembler à ces lamentables amans, véritables caricatures, dont on ne trouve plus de modèles que dans les annales du ridicule ! qui noyent également et l'amour et l'hymen dans un torrent de larmes... La présence d'Estelle n'inspire que la joie et le plaisir... En riant je la vois, en riant je lui parle d'amour... Je la demande pour femme, en riant, c'est tout naturel.



HYPOLITE.

Mais monsieur, j'aime aussi Estelle ; et un jour...

VALENTIN.

Demandez-lui si elle vous aime ; et si elle vous aimera un jour.

ESTELLE.

Comme un cousin, oui... mais....

VALENTIN.

Mais non pas comme moi.... Je suis le préféré, et je le mérite.

Mad. DUPLANT, à *Dabancourt*.

Le drôle de corps !

DABANCOURT, à *Duplant*:

Aussi bon qu'il est gai.

Mad. DUPLANT.

Vous pensez donc, Monsieur, que, cédant à votre ridicule prétention, je consentirai à sacrifier mon Hypolite.

VALENTIN.

Non pas : il en épousera une autre... Il est dix fois plus riche que moi... Il est un peu simple... Il ne manquera pas de femmes... Je lui trouve déjà, quoiqu'enfant, une tête jetée dans le moule des maris couronnés par l'hymen. (*il rit.*) Ah! ah! ah!

TOUS, excepté *Mad. Duplant et Hypolite*.

Ah! ah! ah!

HYPOLITE, se fâchant et allant à *Valentin*.

Monsieur Valentin!...

M. DUPLANT.

Mon fils...

VALENTIN.

Il fait le méchant... Crois-moi petit, vivons en paix ; c'est le plus prudent. Eh bien ! mes chers parens, nous mariez-vous, ou ne nous mariez-vous pas ? (à *Estelle*.) parlez donc à votre tour, ma petite cousine.

ESTELLE.

J'ai peur.

VALENTIN.

C'est égal : parlez toujours.

ESTELLE.

Madame, sans doute je suis loin d'approuver la manière avec laquelle Valentin vient solliciter votre consentement à notre hymen ; mais l'amour est son excuse. Un mot, un seul mot, et nous vous devons le bonheur.

VALENTIN.

Pas mal... Eh bien ! deux prières... l'une gaie, l'autre sentimentale ; vous devez être contens... en voilà pour tous les goûts ; et je nous vois déjà mariés...

Mad. DUPLANT.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur.

DABANCOURT, à *Duplant*.

Il ne doute de rien.

*Garçon sans souci.*

B

MAD. DUPLANT.

Voici la résolution irrévocable que j'ai prise à votre égard....

VALENTIN, à Estelle.

« Prêtons-lui tous les deux une oreille attentive. »

MAD. DUPLANT.

Vous entrerez au barreau.

VALENTIN.

Moi?... Ah! ah! ah!... Que j'aie la langue d'un avocat, la main d'un procureur, ou le sommeil d'un juge?... impossible... je parle, mais pour rire; je prends de l'argent, mais pour le dépenser, et je ne dors que la nuit... ainsi le premier article est rejeté... passons au second.

M. DUPLANT, à Dabancourt.

Il a réponse à tout.

ESTELLE, à Valentin

Mon ami, il faudrait, je crois, parler plus sérieusement.

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et nous verrons (*hant.*) Poursuivez, maman.

MAD. DUPLANT.

Estelle est sans fortune.

VALENTIN.

Vous lui en donniez.

MAD. DUPLANT.

Je la destine à mon fils Hypolite.

ESTELLE.

Ah! mon dieu! (*à part.*) Attendre, et pour qui?

VALENTIN.

Par exemple, c'est ~~hier~~ le cas de dire : nous verrons! Hypolyte épouserait Estelle... Estelle me serait enlevée... et je serais avocat... Non, non, non, trois fois non!... Ce n'est ni l'avis de M. Duplant, ni celui du capitaine... N'est-ce pas, Messieurs? Oui, je lis dans vos yeux que vous êtes de mon parti. Eh bien! allons aux voix. Nous voilà six : M. Duplant, le capitaine, Estelle et moi, cela fait quatre; Mad. Duplant et son fils, cela fait deux... levez la main... (*à Estelle, levant la main gauche.*) Je lève celle là pour vous; il y a minorité pour vous, majorité pour moi, ainsi j'épouse Estelle. Allons chez le notaire.

MAD. DUPLANT.

Faisons trêve à toutes ces extravagances, M. Valentin. M. Duplant, allez de ce pas chez le procureur qui doit recevoir Monsieur dans son étude.

VALENTIN.

Oui, qu'il m'attende.

MAD. DUPLANT.

Moi, je vais acheter une compagnie pour mon fils. Hypolite, donne la main à ta cousine, et suivez-moi.

(Estelle et Hypolite suivent Mad. Duplant qui sort.)

## SCENE VI.

VALENTIN , DABANCOURT , M. DUPLANT.

VALENTIN , *courant à eux.*

Et je souffrirais!...

DABANCOURT.

Valentin , respecte les volontés d'une femme qui te tient lieu de mère, et... (*riant*) nous verrons. (*il sort.*)

M. DUPLANT.

Ne perds pas courage... et... et nous verrons. (*il sort.*)

## SCENE VII.

VALENTIN , *seul.*

Eh bien! oui, nous verrons!... Ah! ça, se moquent-ils de moi? Ce que je vois de plus certain, c'est que Mad. Duplant, qui est la maîtresse ici, réalisera son projet... Quoi, je serais... Eh bien! oui... puisque vous le voulez, parens injustes, je serai avocat, procureur même; mais le jour où j'aurai endossé la robe fatale... je vous attaque tous, je vous fais un bon procès, je vous ruine... Une fière idée que j'ai là... en les ruinant, je me ruine aussi, puisque je n'ai rien, et que j'attends tout de leurs bienfaits... Il y a vraiment des instans où je déraisonne! D'ailleurs Estelle n'en serait pas moins perdue pour moi! Que faire?... Si j'avais un ami aussi bonne tête que moi, nous pourrions nous concerter... Charles me serait d'un grandsecours, quoiqu'il ait la ridicule manière de s'affliger de tout... il est d'un très-bon conseil... et il me fournirait peut-être un moyen... mais lui qui a l'habitude de venir me voir tous les matins, ne viendra pas aujourd'hui, parce que j'ai besoin de sa présence.

## SCENE VIII.

VALENTIN , CHARLES.

CHARLES.

Tu te trompes; le voici.

VALENTIN.

Ah! que tu arrives à propos! j'ai à te parler.

CHARLES.

Et moi aussi.

VALENTIN.

Comme tu as l'air triste!

CHARLES.

On l'aurait à moins.

VALENTIN.

Qu'est-ce donc?

- On veut me marier.  
Avec ta cousine ?  
Oui.  
Tu l'aimes... Vivat !  
Mais j'ai peur du mariage.  
Bagatelle !  
La jalousie....  
On s'en moque.  
Les éternels amis de la maison...  
On les éconduit.  
Des enfans à élever...  
On joue avec eux.  
Les tracas du ménage...  
Ce sont de petits plaisirs qu'on laisse à sa femme.  
Tout cela m'effraie.  
Sottise!... Il y a du bonheur partout où on a le bon esprit d'en trouver.  
J'ai encore un autre malheur. J'hérite d'une fortune considérable, et je vais être forcé de m'entourer de flatteurs, de parasites...  
J'admire la différence qui existe entre nous deux. Tu es riche, tu peux épouser, et tu te plains. Je n'épouse pas; je n'ai rien, et je ris.  
C'est que tu as le caractère si léger...  
Et toi si lourd... Mais écoute, Charles, tu es malheureux par bonheur; et moi, heureux par malheur, n'est-ce pas? Eh bien, unissons-nous. Voyons: pour te soustraire à l'hymen et à la fortune, que veux-tu faire?

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

CHARLES.

VALENTIN.

Moi aussi, je veux fuir pour éviter d'être avocat, et de voir ma maîtresse l'épouse d'un autre.

CHARLES.

Eh bien, que ferons-nous ?

VALENTIN.

Fuyons.

CHARLES.

Seuls ?

VALENTIN.

Pas du tout : avec Estelle.

CHARLES.

Comment ?

VALENTIN.

Charles, peux-tu te procurer des habits de femme ?

CHARLES.

Quelle folie ?

VALENTIN.

Pas d'observations... Cède à l'ascendant de mon génie... Peux-tu te procurer des habits de femme ?

CHARLES.

Rien de plus facile : j'ai dans ma maison une vieille Espagnole.

VALENTIN.

Une vieille Espagnole ! c'est cela.

CHARLES.

Et moyennant quelqu'argent...

VALENTIN.

Donne-lui de l'argent, déguise-toi, et reviens ici.

CHARLES.

Pourquoi ?

VALENTIN.

Hypolite va épouser Estelle.

CHARLES.

Vrai ?

VALENTIN.

Aujourd'hui même, elle est perdue pour moi.

CHARLES.

Et tu cherches ?...

VALENTIN.

Un moyen de la soustraire au danger qu'elle redoute ainsi que moi.

CHARLES.

Mais elle ne peut vouloir....

VALENTIN.

Mais, mais... que tu as peu d'imagination ! Tu es une dame espagnole très-respectable, que j'ai beaucoup connue ; tu viens de passer la frontière, afin de voir celle qu'on me destine pour épouse ; tu apprends qu'elle est victime de la barbarie de ses parens ; tu la vois ; tu la plains ; tu gémisses avec elle ; tu vas même jusqu'à pleurer, jusqu'à sanglotter avec elle, et tu finis par l'engager à partir avec toi, jusqu'à

ce que la douleur de sa perte ait ramené ses parens à des sentimens plus modérés... elle hésite, tu la presse; elle accepte; nous partons; nous nous rendons à Urgel, première ville frontière d'Espagne, à deux lieues d'ici... et une fois arrivés... nous verrons.

Passer la frontière ?

CHARLES.

J'aime les voyages.

VALENTIN.

Moi, faire une tante ?

CHARLES.

Parbleu ! j'ai bien fait l'oncle pour toi, il y a quelque tems... Tu me le dois encore... et je m'en suis joliment tiré, j'espère.

CHARLES.

Mais si on nous cherche, si on nous poursuit... si on nous arrête... si lon nous met en prison... si...

VALENTIN.

Si... si... va t'habiller.

« Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin. »

CHARLES.

Mais les lois...

VALENTIN.

Tu as vingt ans, j'en ai vingt-deux. Les lois du plaisir avant tout. Pars et reviens... aussi bien, j'aperçois Estelle; tourne le dos, qu'elle ne te voye pas. Je te donne dix minutes pour que je fuye, que tu fuyes, qu'elle fuye, que nous fuyions.

CHARLES.

Tu le veux ? eh ! bien, je pars neveu et je reviens tante. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

VALENTIN, ESTELLE.

VALENTIN, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah !

ESTELLE.

C'est joli, M. Valentin, de rire, ainsi, quand on dresse en ce moment mon contrat de mariage avec Hypolite.

VALENTIN, *riant toujours.*

Déjà ?

ESTELLE.

Vous riez encore ?

VALENTIN.

C'est charmant !

ESTELLE.

Demain, je juis la femme d'Hypolite.

VALENTIN.

Divin !

ESTELLE.

Mon cousin , je vous ai quelquefois pardonné vos accès de gaieté ; mais aujourd'hui...

VALENTIN.

Et de quoi voulez-vous que je m'afflige , ma petite cousine ? ce mariage...

ESTELLE.

Eh ! bien , ce mariage , il va se conclure.

VALENTIN.

Si vous le voulez , sans doute , mais...

ESTELLE.

Comment ?

VALENTIN.

Vous ne le voudrez pas.

ESTELLE.

Que ferai-je ?

VALENTIN.

Refusez de signer , et tout est manqué.

ESTELLE.

Je n'oserai jamais.

VALENTIN.

Signez : je vous quitte... et tout est fini.

ESTELLE.

Vous me quitteriez ?

VALENTIN.

Oui ; je pars , je voyage , je m'embarque , je m'expatrie , je m'assassine , et... après... nous verrons... C'est vous qui l'aurez voulu.

ESTELLE.

Cruel homme ! mais réfléchissez donc un peu...

VALENTIN.

J'en serais bien fâché... réfléchir ! cela fatigue , et ne remédie à rien.

ESTELLE.

Mais enfin , quel moyen d'échapper 'au danger.

VALENTIN.

Quel moyen ?

ESTELLE.

Oui.

VALENTIN.

Il est bien simple : on vous marie demain ; retirez-vous , afin de vous soustraire à la tyrannie , chez une personne respectable , qui impose à la médisance , et atteste bien au malin public , qu'Estelle malheureuse , est toujours sage , honnête , fidèle à ses devoirs... à la vertu... à... enfin , avez-vous une vieille parente , une vieille amie... une vieille cousine , n'importe , pourvu qu'elle soit vieille.

ESTELLE.

Non.

VALENTIN.

Ni moi non plus. (*Il réfléchit.*) Attendez donc...

Eh ! quoi ?

ESTELLE.

Estelle ?

VALENTIN.

Eh ! bien ?

ESTELLE.

VALENTIN.

Je connais... oui, je connais depuis long-tems une dame espagnole, d'un âge mûr... Elle passe quelquefois la frontière pour venir me voir.

ESETELLE.

Vous ne m'avez jamais parlé de cette dame ?

VALENTIN.

( *A part.* ) Je le crois bien : je viens de la faire. ( *haut.* ) Je la vois rarement ; cependant elle m'a déjà rendu quelques visites ici : elle habite Urgel... Si elle pouvait... Ah ! ce serait un de ces hazards heureux, comme il en arrive souvent.

ESTELLE.

Vous croyez...

VALENTIN.

Il faut que je lui écrive demain... ce soir... tout de suite.. ( *Il prend ses tablettes.* )

ESTELLE.

Que faites-vous ?

VALENTIN.

J'écris.

ESTELLE.

Un moment.

VALENTIN.

Nous n'en avons pas à perdre.

ESTELLE.

Dois je ?

VALENTIN.

Vous devez m'épouser.

ESTELLE.

Est-il permis ?...

VALENTIN.

Il est permis d'être heureux.

ESTELLE.

Que pensera-t-on ?

VALENTIN.

On pensera... Nous verrons !

( *On entend le bruit d'une voiture.* )

ESTELLE.

Une voiture !... Une femme en descend.

VALENTIN.

Une femme ?



## SCÈNE X.

Les Précédens, CHARLES en femme.

ESTELLE.

Quelle est cette dame ?

VALENTIN.

( *A part.* ) C'est lui ! ( *haut.* ) Ciel ! en croirais-je mes yeux ! c'est vous, signora Léonarde ? ( *bas à Charles.* ) Tu t'appelles Léonarde. ( *aut.* ) Je vous écrivais.

ESTELLE.

Serait-ce cette dame d'Urgel ?

VALENTIN.

Elle-même... Eh ! bien, avais-je raison de dire : nous verrons ?

ESTELLE.

Elle a l'air bien respectable, et bien embarrassé.

VALENTIN.

Elle est timide... Je suis toujours seul, quand elle vient.

CHARLES, *bas à Valentin.*

Mon cher enfant, que j'ai de plaisir à vous voir ! ( *Montrant Estelle.* )  
Quelle est cette jeune personne ? est-ce que ce serait mademoiselle Estelle.

ESTELLE, à Valentin.

Elle sait mon nom ?

VALENTIN, à Estelle.

Je lui parle sans cesse de vous. ( *A Charles.* ) Oui, voilà l'aimable Estelle : c'est elle-même.

CHARLES, à Estelle.

Aimable enfant ! ( *Il va pour l'embrasser.* ) Permettez.

ESTELLE, se laissant embrasser.

Volontiers.

VALENTIN, *bas à Charles et l'arrêtant.*

Nous sommes pressés.

CHARLES, *embrassant encore Estelle.*

Cette jolie petite ! que je l'embrasse encore.

VALENTIN, *bas à Charles.*

Tu abuses de ma position.

CHARLES, *bas à Valentin.*

Non, je profite de la mienne. ( *haut.* ) Mais elle paraît bien triste, cette chère enfant.

VALENTIN.

Hélas, elle éprouve, bonne Léonarde, les mêmes chagrins que vous, dans votre jeunesse.

CHARLES.

Quels chagrins ? vous m'effrayez !

VALENTIN.

On veut la marier malgré elle.

*Garçon sans souci.*

C

CHARLES.

Malgré elle ? ô ciel ! a-t-elle une mère obstinée , un prétendu ridicule ?...

VALENTIN.

Et un amant adoré , mais elle a tout cela.

CHARLES.

Pauvre Estelle ! je me rappelle ces momens cruels !

ESTELLE.

Et que faites-vous , Madame ?

CHARLES , à *Valentin*.

Faut-il vous l'avouer ?

VALENTIN , à *Charles*.

Oui , oui , bonne Léonarde , avouez-le , avouez-le.

CHARLES , avec *embarras*.

Je m'éloignai avec courage , pendant quelque tems , de mes persécuteurs.

ESTELLE.

Vous vous êtes éloignée ?

VALENTIN , à *Estelle*.

Je ne le lui fais pas dire.

CHARLES.

Oui : je me retirai chez une amie aussi respectable que je le suis moi-même aujourd'hui... mes parens pleurèrent , se désespérèrent , me rappelèrent....

VALENTIN.

Et vous marièrent à votre amant ?

CHARLES.

Oui , j'eus ce bonheur.

VALENTIN.

Chère Léonarde , refuseriez-vous de faire aujourd'hui pour nous , ce que jadis on fit pour vous ?

CHARLES.

Quoi donc ?

VALENTIN.

Refuseriez-vous de nous offrir un asyle ?

CHARLES.

Moi , j'aurais cette cruauté !... non , non... venez avec moi , mes enfans.

VALENTIN.

Ciel ! vous y consentez , bonne Léonarde ?... Ma chère Estelle , profitons du seul moyen qui se présentera peut-être , de fléchir nos parens.

ESTELLE.

Mais....

VALENTIN.

La signora ne demeure qu'à deux lieues d'ici.

CHARLES.

Ma voiture est là.

VALENTIN.

Aujourd'hui , on vous force à signer le contrat.

CHARLES , entraînant Estelle.

Aujourd'hui !... allons , allons , venez , enfant.

ESTELLE , résistant :

Mais Valentin...

VALENTIN , se jettant à ses genoux.

Estelle , je vous en conjure !

## SCÈNE XI.

Les Précédens , HYPOLITE.

HYPOLITE , entrant sans les voir. Il tient un papier.

Voilà mon contrat avec Estelle.

VALENTIN , bas.

Hypolite.

CHARLES , de même.

Tout est perdu.

VALENTIN.

Au contraire , attends...

HYPOLITE , les apercevant.

Que vois-je ?

VALENTIN , à Estelle.

Ma cousine , ne résistons plus aux volontés de nos parens : je vous le demande à genoux , et quand ils exigeront que vous signiez le contrat... ( à part. ) Attrapons le contrat. ( haut. ) Quand ils l'exigeront , signez ; je reconnais leurs droits , leur autorité , et je vous engage à les respecter.

HYPOLITE.

A la bonne heure , te voilà raisonnable. Petite cousine , le contrat est prêt.

Prenez-le.

VALENTIN , bas à Estelle.

Mais...

ESTELLE , bas à Valentin.

Prenez-le...

VALENTIN , à Estelle.

A merveille !

CHARLES , à part.

VALENTIN.

Venez , cousine , venez signer... Hypolite ne nous suis pas... que ce soit à moi que tu doive ton bonheur. Hypolite , tu vois ce que je fais pour toi.

J'en suis pénétré.

VALENTIN, à part, en sortant du même côté que Charles et Estelle.  
Bousoir, la compagnie.

## SCENE XII.

HYPOLITE seul.

Il a entendu raison... au fond, c'est un brave garçon... et puis, il n'a rien; il a pensé qu'il fallait ménager mes parens... me ménager... il a bien fait, très-bien fait. (*On entend une voiture.*) Qu'est-ce?... que vois-je? Valentin, ma cousine et cette dame dans une voiture. (*Il appelle.*) Lapierre? François? Germain? (*Les domestiques entrent.*) Courez tous. (*Il indique la route qu'Estelle a prise.*) (*Il sort; les domestiques le suivent. La voiture passe dans le fond et marche.*)

(*Le Théâtre change et représente des remparts; au fond est la porte de la ville d'Urgel; à droite, un corps-de-garde, à gauche, la maison du corrégidor.*)

(*Au lever du rideau, on voit manœuvrer des recrues espagnols; tous sont d'une taille différente.*)

## SCENE XIII.

LE CAPORAL, Recrues.

LE CAPORAL.

A droite... Eh! bien, vous tournez à gauche... regardez votre droite... comme vous regardiez hier... mettez donc de l'ensemble dans cette tête droite... là... en avant, marche... gauche, droite... doucement! vous me marchez sur les talons... Que ces recrues ont peu d'intelligence! je vais les mettre en bataille devant la maison de M. le Corrégidor, qui doit les passer en revue; allons, en bataille. (*Les recrues quittent leurs rangs.*) En bataille pour rire, imbécilles; ils se croyent déjà à l'armée. Reprenez vos rangs; que ces hommes-là me donnent de mal! ce sont cependant des élèves de six mois, et instruits par moi encore, pendant dix heures par jour; j'entends le corrégidor... le capitaine de recrutement, le seigneur Carlos l'accompagne; portez armes.

## SCENE XIV.

Les Précédens, Le CORRÉGIDOR, CARLOS.

LE CAPORAL, ôtant son chapeau.

M. le Corrégidor. (*Tous les soldats ôtent leurs chapeaux.*)

LE CORRÉGIDOR, aux soldats.

Vous êtes trop honnêtes pour des soldats; couvrez-vous.

LE CAPORAL, aux soldats.

Est-ce que de simples soldats ôtent leurs chapeaux.

CARLOS, *au caporal.*

Faites ouvrir les rangs.

LE CAPORAL, *aux soldats.*

Ouvrez vos rangs... ( *Les soldats se mettent à une très-grande distance les uns des autres.* ) Que diable ! je ne vous dis pas de vous mettre à une lieue les uns des autres. ( *Il les place.* )

CARLOS, *au corrégidor.*

Votre seigneurie peut faire son inspection.

LE CORRÉGIDOR.

( *Il met des lunettes et passe dans les rangs, suivi de Carlos.* )

Quatre pieds cinq pouces... neuf pouces... onze pouces et demi, trois pieds et demi. Capitaine, voilà de beaux hommes; vous en faites sans doute des grenadiers ? il y en a bien quelques-uns qui ne sont pas très-droits, mais avec du tems et de la patience, ça se-redressera; ceux que j'ai envoyés l'année dernière au major des gardes valones, étaient dans le même genre, aussi m'en a-t-il témoigné son contentement; à propos, avez-vous complété votre compagnie ? outre ces deux volontaires français que vous avez fait signer hier, pieds et mains liés.

CARLOS.

Lecourt et Michel.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, Lecourt et Michel, il vous manquait encore deux hommes.

CARLOS.

Je les trouverai, M. le Corrégidor... les premiers qui se présenteront à cette porte... s'ils ne sont pas en règle... engagés volontairement.

LE CORRÉGIDOR.

-C'est ça... il faut les forcer d'être volontaires... d'ailleurs, d'après les nouvelles instructions que j'ai reçues, aucun Français ne peut entrer en Espagne, s'il n'est porteur d'un passeport de monseigneur l'ambassadeur du Roi, à la Cour de Versailles.

CARLOS.

Vous l'entendez, caporal, un passe-port.

LE CORRÉGIDOR.

Ou on ne passe pas.

CARLOS.

Ainsi, il est arrêté?..

LE CORRÉGIDOR.

Qu'ils seront arrêtés.

LE CAPORAL, *à la sentinelle.*

Arrêtez tous ceux qui se présenteront.

LE CORRÉGIDOR.

Monsieur le caporal, je suis content de la tenue de vos troupes, et vous méritez une récompense. Venez vous rafraichir chez moi.

( *Il cherche le capitaine qui est occupé à montrer à un soldat, sans en pouvoir venir à bout lui-même, la manière de tenir son fusil.* )

( *Le caporal, qui croit que le corrégidor s'adresse à lui, s'avance avec empressement* )

LE CORRÉGIDOR, voyant Carlos.

Venez donc, capitaine.

CARLOS.

Que d'honneur ! je vais déjeuner chez M. le corrégidor. (*aux recrues.*) Vous autres, rentrez au corps-de-garde ; vous y passerez la nuit.

LE CORRÉGIDOR.

Beaucoup de surveillance... alertes au moindre bruit... A la moindre résistance, en joue... On mettra demain des pierres à vos fusils, et vous pourrez vous montrer si l'occasion s'en présente. Passez, M. le capitaine.

CARLOS.

Après vous, M. le corrégidor.

*Le corrégidor rentre chez lui ; Carlos le suit. Le caporal et les recrues vont au corps-de-garde.*

## SCENE XV.

CHARLES, ESTELLE, VALENTIN.

*(Aussitôt que les recrues et le caporal sont entrées au corps-de-garde, ils paraissent à la porte de la ville.)*

VALENTIN. ||

Ah ! nous voilà donc en Espagne... dans la patrie de Michel-Cervantes... Allons, de la gaité !

LA SENTINELLE.

Vos passeports ?

VALENTIN.

Nous sommes Français ; et avec ce nom-là, on passe partout.

LA SENTINELLE.

N'avancez pas.

ESTELLE.

Ah ! mon dieu !

CHARLES, à *Valentin*.

Etourdi !

VALENTIN, *bas*.

Dis donc, Charles, emportons la sentinelle, et passons.

*(Ils s'avancent encore pour passer.)*

LA SENTINELLE.

Caporal !

SCENE XVI.

Les Précédens , Soldats , LE CAPORAL.

( *Huit soldats sortent du corps-de-garde avec le caporal, et cernent  
Valentin, Estelle et Charles.* )

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est ?

LA SENTINELLE.

Trois étrangers sans passeports.

LE CAPORAL , à un soldat.

Avertissez le corrégidor.

( *Un soldat va frapper à la porte du corrégidor.* )

ESTELLE , à Valentin.

Que dirons-nous ?

CHARLES , à Valentin.

Qu'allons-nous faire ?

VALENTIN.

Je n'en sais rien : mais nous verrons.

SCENE XVII.

Les Mêmes , AUDA.

AUDA , d'un air dur.

Que demande-t-on ?

LE CAPORAL.

Signora , ce sont trois Français , dont deux dames , sans passeports.

AUDA.

Mon mari déjeune , et quand il déjeune , il ne juge pas.

VALENTIN.

Ah ! il juge le déjeuner.

AUDA.

Caporal , faites-moi votre rapport succinctement.

LE CAPORAL , montrant Valentin , Charles et Estelle.

Le voici : je viens d'arrêter trois étrangers.

VALENTIN , s'avançant près d'Auda.

Madame...

AUDA.

Silence !

VALENTIN , à part à Charles.

Elle paraît douce comme un mouton.

CHARLES , bas à Valentin.

Il est bien tems de dire des folies.

VALENTIN , bas à Charles.

Dans le pays de Don Quichotte , c'est ce qu'on peut faire de mieux ,

et je le prouve. (à *Auda*) Madame, vos grâces, votre douceur, votre amabilité.

AUDA.

Je ne vous ai encore rien dit.

VALENTIN, à part.

C'est peut-être pour cela que je la trouve aimable... Qu'elle est revêche.

AUDA.

Quel motif vous conduit en Espagne?

VALENTIN, s'attendrissant.

Vous voyez en moi, un jeune homme opprimé, qui vient soustraire à un hymen odieux, une victime de l'amour. (*montrant Estelle.*)

AUDA.

Des mensonges, des contes. (*montrant Charles.*) Et cette vieille dame?

CHARLES, bas à *Valentin*.

Elle me regarde... Si elle est connaisseur, je suis perdu!

ESTELLE.

Cette Dame nous donne l'hospitalité; elle est Espagnole.

AUDA.

Espagnole?

ESTELLE.

Et habite cette ville.

AUDA.

C'est faux : elle n'est point d'Urgel; je ne la connais pas.

VALENTIN, à part.

Je le crois bien.

AUDA.

Et je connais tout le monde à Urgel, hommes et femmes, enfans, petits-enfans.

VALENTIN.

En ce cas, vous ne manquez point de connaissance.

ESTELLE, bas à *Valentin*.

Valentin, vous m'avez trompée.

AUDA.

Faites rebrousser chemin à ces étrangers; ce sont trois imposteurs.

CHARLES, bas à *Valentin*.

Tout est perdu!

VALENTIN.

Mais de quel droit commandez-vous ainsi?

AUDA.

Je suis corrégidresse.

VALENTIN, à part.

Eh! bien, madame la corrégidresse, un peu d'humanité.

AUDA.

De l'humanité!... je n'en eus jamais.

VALENTIN.

Voilà la première femme de cette pâte inhumaine.



AUDA.

Partez, vous dis-je, ou dans une heure vous serez en prison.

TOUS.

En prison.

AUDA.

Dans sa place, mon mari n'a que deux moyens de répression, en prison, ou pendu.

VALENTIN.

Mais....

AUDA.

Pas de mais....

CHARLES.

Vous....

AUDA.

Pas de vous.

ESTELLE.

Si....

AUDA.

Pas de si....

VALENTIN, à mi-voix.

Que le diable t'emporte.

AUDA.

Heim ?

VALENTIN.

Vous êtes charmante ! et votre conversation, quand on est avec vous, acquiert un degré d'intérêt....

AUDA.

Insolent !... Voilà mon mari....

VALENTIN.

Il fallait venir en Espagne, pour trouver une femme qui ne veut ni s'attendrir, ni parler, ni s'humaniser.

### SCENE XVIII.

Les Précédens, LE CORRÉGIDOR, CARLOS.

LE CORRÉGIDOR.

Eh ! bien, qu'est-ce qui vient me troubler ainsi ? Sont-ce des voleurs ?

AUDA.

Non pas.

LE CORRÉGIDOR.

Qu'on les pend.

LE CAPORAL.

C'est un Français ?

LE CORRÉGIDOR.

Qu'on s'empare de lui.

*Garçon sans souci.*

D

LE CAPORAL.

Et deux dames.

LE CORRÉGIDOR.

Deux femmes !

VALENTIN, à part à Charles.

Le vieux siége !

CHARLES, à part.

Maudit voyage !

ESTELLE, à part.

Je suis toute saisie.

LE CORRÉGIDOR.

Quel est l'âge de ces dames ?

LE CAPORAL.

L'une a cinquante ans au moins.

LE CORRÉGIDOR.

Au corps-de-garde.

LE CAPORAL.

L'autre dix-huit tout au plus.

LE CORRÉGIDOR.

Qu'on me la présente. (*Il cherche ses lunettes pour regarder Estelle.* (Diable ! je n'ai pas mes lunettes. (*A Carlos.*) Qu'en dites-vous, Capitaine ?

CARLOS bas, au Corrégidor.

Charmante !

LE CORRÉGIDOR, montrant Valentin.

Cet homme est-il votre époux ?

(*Valentin et Charles lui font signe de dire que oui.*)

ESTELLE, hésitant.

Mon époux....

LE CORRÉGIDOR.

Non : jeune fille séduite, enlevée à ses parens.

LE CORRÉGIDOR, à Carlos.

Qu'on la conduise chez moi.

ESTELLE, à part.

Chez lui !

AUDA, bas.

J'en étais sûre. Voilà pourquoi je voulais les éloigner.

VALENTIN.

Doucement.... je m'oppose....

LE CORRÉGIDOR à Valentin.

Vil séducteur !... (*au caporal*) qu'on se saisisse de lui. (*Désignant Charles.*) Cette femme m'est suspecte.

CHARLES, à part.

Je tremble.

LE CORRÉGIDOR, à Charles.

Madame, quel est votre nom ?

CHARLES.

Mon nom ?

CARLOS.

Oui : on vous demande votre nom.

CHARLES, *bas à Valentin.*

Ah ! mon dieu ! je ne me rappelle plus....

VALENTIN, *bas à Charles.*

Ni moi non plus.... Ah ! Léonarde.

CHARLES, *vivement.*

La signora Léonarde.

LE CORRÉGIDOR *à Charles.*

Où logez-vous ?

CHARLES.

Je loge...

LE CORRÉGIDOR, *vivement à Charles.*

Elle ne loge nulle part... Logeons-la en prison.

VALENTIN.

En prison !

ESTELLE.

En prison !

CHARLES, *s'oubliant, et avec colère*

En prison !

CARLOS.

Quel organe !

LE CORRÉGIDOR.

Quelle voix !

VALENTIN.

C'est la colère !

LE CORRÉGIDOR.

Qu'on s'en empare.

VALENTIN, *de même.*

Non, de par tous les diables !

CHARLES, *jetant sa robe.*

Le premier de vous...

LE CORRÉGIDOR.

Un homme !

ESTELLE.

Un homme !

CARLOS.

Un homme !

LE CAPORAL.

Un homme !

AUDA.

Un homme !

VALENTIN.

Oui, un homme, ainsi que moi disposé à vous rosser.

LE CORRÉGIDOR.

Rebellion à la force armée ! Défendez votre corrégidor. (*à Carlos.*)  
Capitaine, mettez-vous devant moi.

CARLOS, *au caporal.*

Caporal, mettez-vous devant moi, et en avant.

( *Le combat s'engage : Valentin prend la perruque du corrégidor, Charles terrasse Carlos; le caporal a peur.* )

VALENTIN, *tenant la perruque du corrégidor.*

Victoire!

LA SENTINELLE.

Aux armes!

( *Valentin, Charles, Estelle vont pour s'éloigner; les soldats sortent du corps-de-garde, et se rangent au fond.* )

CARLOS.

Ah ! voici du renfort !

LE CORRÉGIDOR, *aux soldats.*

Qu'on les arrête, eux et ma perruque.

CHARLES, *à Valentin.*

Nous voilà dans une belle position !

VALENTIN, *s'approchant tristement d'Auda, lui présente la perruque du corrégidor.*

Madame, je remets entre vos mains ce précieux ôtage. Le sort a trahi notre valeur... Prenez, Madame, prenez... c'est à vous qu'il appartient d'orner le chef de M. le corrégidor.

LE CORRÉGIDOR, *remet sa perruque.*

Soldats, ces Français ne méritent point de grâce... ils m'ont battu, ils ont battu le capitaine... ils ont battu le caporal... ils vous auraient infailliblement battus vous-mêmes... Seigneur Carlos, il manquait deux recrues dans votre compagnie : voilà votre affaire.

CHARLES *à Valentin.*

Mais non pas la nôtre.

ESTELLE.

Que vais-je devenir ?

LE CORRÉGIDOR.

Ma femme, emmenez-la.

AUDA, *bas au corrégidor.*

Non, je ne servirai pas vos coupables desseins.

LE CORRÉGIDOR.

Soldats, conduisez ma femme ( *désignant Estelle* ) et cette jeune femme chez moi.

AUDA, *bas au corrégidor.*

Traître !

LE CORRÉGIDOR.

Silence ! ( *à Carlos.* ) Capitaine, et vite, deux engagements. ( *Carlos lui remet deux engagements. A Charles.* ) Signez.

CHARLES, VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE CORRÉGIDOR.

Vous ne savez donc pas lire ? ( *il lit.* ) Enrôlement volontaire, contracté par...

VALENTIN.

C'est-à-dire que nous sommes forcés de servir volontairement.

CARLOS.

Signez.

LE CORRÉGIDOR.

Signez.

CHARLES.

Non.

VALENTIN.

Non.

LE CORRÉGIDOR.

Non ?

VALENTIN , CHARLES.

Non.

LE CORRÉGIDOR , *aux soldats.*

En joue !

VALENTIN , CHARLES.

Un instant.

VALENTIN , *bas à Charles.*

Une fois morts... tout serait fini.

CHARLES , *bas à Valentin.*

Et tu ne pourrais plus dire : nous verrons.

VALENTIN , *bas à Charles.*

C'est vrai... Allons, signons. (*haut au corrégidor.*) M. le corrégidor, nous signons, et avec paraphe et résignation. (*Ils signent.*)

CHARLES.

Nous signons avec résignation et paraphe.

LE CORRÉGIDOR , *reprenant les deux engagements.*

Voilà encore deux volontaires. (*aux soldats.*) Entraînez-les de force.

CHARLES , *bas à Valentin.*

Qu'allons-nous devenir ?

VALENTIN.

Nous verrons.

( *On entraîne Charles et Valentin au corps-de-garde. Estelle et Auda sont à la croisée de la maison du corrégidor.* )

*Fin du Premier Acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente l'intérieur de la maison du corrégidor. Deux fenêtres qui sont au fond, l'une qui se trouve à la droite du spectateur, et l'autre à la gauche, sont ouvertes.*

### SCENE PREMIERE.

AUDA, CARLOS.

AUDA, *entrant, en colère, suivie de Carlos.*  
Je ne mepossède pas.

CARLOS.

Mais, signora, le corrégidor...

AUDA.

Me laisser seule à Urgel, pour...

CARLOS.

Je vous dis...

AUDA, *sans écouter.*

Des sottises à son âge!

CARLOS.

Monsieur le corrégidor...

AUDA.

Non content de me forcer de recevoir chez moi cette jeune personne, cette Estelle qu'il sépare de son amant ; cette Estelle, devenue aujourd'hui l'objet de toutes ses attentions, et qu'il fait passer pour sa nièce ; Monsieur, sous le ridicule prétexte de la soustraire à la séduction des officiers en garnison dans cette ville, la mène à Aranza, où elle sera, dit-il, plus en sûreté.

CARLOS.

Quoi! le Corrégidor...

AUDA.

Oh! je me vengerai.

CARLOS.

De quoi?

AUDA.

De l'intention.

CARLOS.

Que de femmes voudraient n'avoir à se venger que de cela.

AUDA.

Et si le hasard me fournit l'occasion d'être utile à ces Français qu'il a engagés de force, je les favoriserai de toute mon autorité ; je les rendrai libres, je les ferai désertre ; et ils courront après.

CARLOS.

Vous n'y pensez pas, signora.

AUDA.

Si fait, j'y pense; et au premier moment...

SCENE II.

AUDA, CARLOS, VALENTIN, CHARLES, MICHEL, LECOURT, UN CAPORAL; ils sont dans la rue.

LE CAPORAL, dans la rue.

Qui vive? ( On repond : ) Archiers de la Douane.

AUDA, appelle Carlos.

Une patrouille à cette heure! : cela m'étonne; seigneur Carlos. ( Ils vont à la fenêtre, et Auda dit très-haut, aussitôt qu'elle a regardé. ) Eh! oui, c'est une patrouille.

VALENTIN, dans la rue, et apercevant Auda.

Je crois entendre et voir madame la corrégidresse.

AUDA.

Ce sont ces jeunes Français.

CARLOS.

Signora, modérez-vous

AUDA.

Non : c'est le ciel qui les envoie.

CARLOS.

Signora...

VALENTIN, dans la rue.

Dis donc, Charles, tandis que le caporal est allé reconnaître les archers de la douane, si nous montions chez le corrégidor : Estelle doit y être.

CARLOS.

Comment! si nous montions!

CHARLES.

La porte est fermée.

VALENTIN.

Oui, mais la fenêtre est ouverte.

CHARLES.

Et si la garde du poste nous aperçoit?

VALENTIN.

Elle sortira, arrivera, tirera sur nous, et... Nous verrons... escaladons toujours.

SCENE III.

AUDA, CARLOS, et un instant après, VALENTIN, CHARLES, LECOURT, MICHEL et LE CAPORAL.

CARLOS.

Fermons les fenêtres. ( Comme il va pour fermer une des croisées, Valentin paraît. ) Ah mon Dieu! et d'un.

AUDA.

Bon !

VALENTIN, à ceux qui sont encore dans la rue.  
Montez, je vous réponds du poste.

CARLOS. Il va pour fermer l'autre fenêtre ; Michel paraît.  
Et de deux.

AUDA.

Très-bien. ( Michel saute dans la chambre. )

CARLOS. Il va pour fermer l'autre fenêtre ; Lecourt paraît.  
Et de trois.

AUDA.

A merveille.

LECOURT, sautant dans la chambre.

M'y voici.

CARLOS. Il va pour fermer l'autre croisée ; Charles paraît.  
Et de quatre.

AUDA.

Me voilà vengée... à moitié. ( Charles saute dans la chambre. )

VALENTIN.

Et le vieux caporal ?

CHARLES.

Il me suit.

VALENTIN.

Eh bien ! qu'il prenne le même chemin que nous.

LE CAPORAL, dans la rue.

Soldats, en avant, marche !. Eh bien ! où est donc ma patrouille ?  
ma patrouille...

MICHEL, CHARLES, VALENTIN, LECOURT ; chacun à une croisée.

Elle est ici, mon caporal.

LE CAPORAL, dans la rue.

Comment ! la patrouille dans un salon !

VALENTIN.

Caporal, avancez à l'ordre.

LE CAPORAL, dans la rue.

Lés coquins se moquent de moi, montons à l'assaut.

VALENTIN.

Oui, pour la première fois.

LE CAPORAL, dans la rue.

Nous allons voir.

VALENTIN.

Doucement ; attendez que l'ennemi vous donne la main... Allons,  
haut... encore la seconde jambe... Elle ne viendra pas... Camarades,  
enlevons l'assiégeant.

( Ils le soulèvent et l'apportent dans un fauteuil. )

VALENTIN, à ses camarades.

Maintenant, fermez les croisées.

CARLOS, à part.

Oui, il est tems.



LE CAPORAL.

Ouf ! me voilà dans la citadelle . . . Messieurs , rendez-vous.

VALENTIN.

Nous sommes rendus.

CARLOS.

Comment ?

VALENTIN.

C'est ici que nous venions.

LE CAPORAL.

Ici ?

CARLOS , à *Auda*.

Comment , signora , vous auriez accordé ici un tête-à-tête à ces quatre soldats ?

AUDA.

Non ; mais je suis bien aise qu'ils y soient.

LE CAPORAL , à *Carlos*.

Capitaine , que faut-il faire ?

CARLOS.

Le citer au conseil de guerre.

VALENTIN.

C'est vous que nous y citons . . . Nous allons former le conseil de guerre à nous quatre. Je suis le président , (*montrant Charles*) voilà le secrétaire , (*montrant Michel*) le rapporteur , (*montrant Lecourt*) le quatrième fera les juges. Allons : d'abord , capitaine et caporal espagnols , qui nous avez engagés de force ; repondez . . .

CARLOS.

Insolent ! . . .

VALENTIN.

Répondez : où est la jeune fille que le Corrégidor nous a enlevée ?

AUDA.

Jeunes Français , elle est partie pour Aranza avec ma mari.

VALENTIN.

Partie pour Aranza ! . . . La séance est levée ! Le capitaine et le caporal sont condamnés à rester ici pendant vingt-quatre heures . . . Nous partons.

MICHEL , CHARLES , LECOURT.

Partons.

AUDA.

Voilà ce que je voulais.

CARLOS , au Caporal.

Nous allons voir comment ils sortiront de la ville.

CHARLES.

Mais tu ne penses pas à une chose , Valentin.

VALENTIN.

A quoi ?

CHARLES.

Le corrégidor a enlevé Estelle. Pour répondre d'elle et des suites de l'enlèvement , il nous faut un otage.

*Garçon sans souci.*

E

AUDA.

Je vous en servirai.

VALENTIN.

Accordé.

MICHEL, LECOURT, CHARLES

Emmenons madame Auda.

AUDA.

Oui ! notre cause est commune... nous avons même outrage à venger : vous courez après un séducteur ; je vole sur les traces d'un mari perfide, qui, oubliant la foi conjugale...

VALENTIN.

Quoi de plus juste, de plus raisonnable, de plus naturel, de plus...

CHARLES, *bas à Valentin.*

De plus moral.

VALENTIN.

Ce diable de mot ne me vient jamais.

CARLOS, *à Auda.*

Comment, signora, vous partez avec eux ?

AUDA.

L'hymen l'ordonne.

VALENTIN.

Allons, signora.

AUDA.

Je le surprendrai cet infidèle époux.

VALENTIN.

Oui, nous le surprendrons... et vite à Aranza.

MICHEL, LECOURT, CHARLES.

A Aranza !

CARLOS.

Oui, sortez d'Urgel ; les portes de la ville sont fermées.

VALENTIN.

Ah ! diable !

AUDA, *bas à Valentin.*

J'ai la clé d'une petite porte qui donne hors des remparts.

VALENTIN.

Une clé, une petite porte hors des remparts... c'est charmant !... Soldats, partons en colonne serrée... et feu au moindre mouvement de l'ennemi. (*Ils mettent Auda au milieu d'eux, et se retirent à reculons, en couchant en joue Carlos et le caporal.*)

VALENTIN, *à Carlos et au caporal qui veulent les suivre*

Alte ! Demi tour à droite. (*Carlos et le caporal s'enfuient au fond du salon.*) Bien ! c'est ça... Adieu ! les chefs des volontaires forcés. (*Ils s'éloignent et ferment la porte à double tour.*)

SCÈNE IV.

CARLOS, LE CAPORAL.

LE CAPORAL, *en fureur.*

Rébellion!... concussion!... insubordination!...

CARLOS, *de même.*

Audace!... menace!... et en face. Suivons-les; car il serait essentiel de les arrêter *intra muros.*

LE CAPORAL.

Mais par où sortir?

CARLOS.

Cherchons... Eh! cette porte est ouverte, je crois!... Oui. Suivez-moi, caporal.

LE CAPORAL.

Je vous suis, capitaine. (*Ils sortent.*)

(*Le théâtre change et représente la campagne. On voit un ermitage sur une pente de rocher.*)

SCÈNE V.

CÉVALLOS, Brigands.

(*Des brigands, qui sont cachés dans l'épaisseur du bois, se montrent. Cervallos paraît; les brigands se jettent sur lui; Cervallos se défend; mais il est près de succomber.*)

SCÈNE VI.

CEVALLOS, Les Brigands, CHARLES, LECOURT, VALENTIN, AUDA.

(*Ils paraissent sur le plan le plus élevé de la montagne, et aperçoivent Cervallos qui se défend contre les brigands.*)

VALENTIN.

Des voleurs!... A moi, mes amis!

(*Ils tirent chacun un coup de fusil; les brigands fuient dans le bois; Cervallos se réfugie dans l'ermitage.*)

SCÈNE VII.

AUDA, VALENTIN, CHARLES.

VALENTIN.

» Tout fuit à notre aspect... assaillis, assaillans.

CHARLES,

» Et le combat finit...

VALENTIN.

» Faute de combattans.

Rassurez-vous, signora.

CHARLES.

Dis dono, Valentin, si la Sainte - Hermandad, attirée par le bruit de nos armes à feu, allait se rendre dans cette forêt... avec ces habits-là, nous serions bientôt reconnus...

VALENTIN.

Fusillés ou pendus? ... toujours tes craintes pour l'avenir! ... Le présent, morbleu! c'est ce qu'il y a de plus sûr.

## SCENE VIII.

Les Précédens, MICHEL et LECOURT dans la coulisse.

MICHEL ET LECOURT.

Où êtes-vous?

TOUTE.

C'est la voix de Michel et de Lecourt.

VALENTIN.

Par-ici.

MICHEL, *il entre tenant un âne par la bride. Cet âne est chargé: d'un côté de son bât, est suspendu un tambour; de l'autre côté du bât, pend une trompette; sur le milieu, une bonne valise.*

Je vous amène un prisonnier que j'ai fait sur les derrières de l'armée.

TOUS.

Le bel âne!..

MICHEL.

J'ai eu bien de la peine à m'en rendre maître... il est entêté!..

VALENTIN.

Comme un âne!

MICHEL, *tirant l'âne par la bride.*

Allons, pas tant de façons; tu as beau ronger ton frein; il faut avancer. (*Tous vont pour frapper l'âne.*)

VALENTIN, *les arrêtant.*

Que faites-vous, mes amis? Respect au malheur! empressons-nous de soulager ce prisonnier du fardeau qui l'accable. (*Tous vont pour s'emparer du bagage.*) Un moment!... En place, et procédons à l'inventaire. (*Ils prennent les paniers que portent l'âne, les placent au milieu d'eux, et en tirent les objets suivans.*) Que vois-je? Un habit brodé sur toutes les coutures!... de l'or... partout de l'or...

CHARLES.

Veste et pantalon de gille.

VALENTIN.

Ça va à toutes les tailles.

LECOURT.

Habit complet de paille.

CHARLES.

Costume du beau Léandre.

VALENTIN.

La défroque de Colombine.

MICHEL.

C'est le magasin d'une troupe de comédiens de campagne.

CHARLES.

Un trompette.

VALENTIN.

C'est l'orchestre...

MICHEL.

Cherche toujours.

CHARLES.

Deux boîtes.

TOUS.

C'est de l'or.

VALENTIN.

Non, ce sont des pilules dorées... un porte-feuille... Lisons.

TOUS.

Écoutons.

VALENTIN, lisant.

« Nous, sousigné, corrégidor de Siguenza, attestons que le seigneur Cevallos, professant la Médecine domestique et ambulante dans toutes les Espagnes... » Ah! ah! ah! allons, mes amis, il est clair que le propriétaire de ce bagage est un médecin de place publique, ou un docteur de plein vent... Comme vous voudrez...

TOUS, haussant les épaules.

La belle trouvaille!

VALENTIN.

Oui, belle... très-belle... Comment cette friperie ne vous dit rien?

TOUS.

Non.

VALENTIN.

Madame Auda, vous-même, vous ne devinez pas?

AUDA.

Non.

VALENTIN.

Que vous avez peu de présence d'esprit!... Ne craigniez-vous pas que sous ces habits nous ne fussions arrêtés par la Sainte-Hermandad?

TOUS.

Eh! bien?

VALENTIN.

Eh bien! joyeux enfans de Bellone, endossons la livrée d'Esculape.

TOUS.

Il a raison.

VALENTIN.

Moi, je suis le docteur; toi, Charles, le gille: tu es souvent si bête avec tes peurs, que cela t'ira à merveille; (à Lecourt) toi, (lui

*jettant l'habit de paille*) à ton tour, Paillasse ; (à Michel.) toi, le beau Léandre ; (à Auda.) à madame, la gentille Colombine.

AUDA.

Moi ; me travestir ?

CHARLES.

Dans toutes les pièces, la Colombine est vive, spirituelle, aimable et douce... l'illusion sera complète... et puis, vous surprendrez votre mari.

AUDA.

Je le surprendrai ; allons je me déguise.

VALENTIN.

Vite, éloignons-nous d'ici pour nous travestir... moi, l'habit doré sur le corps. Un habit doré en impose toujours à la canaille, quelque soit l'homme qui le porte. Les pilules sous le bras. (A Charles.) Toi, la trompette en bandoulière. (A Lecourt.) Toi, la caisse au cou. (A Michel.) Les cimbales au beau Léandre. Vous tous, à pied, faquins ; moi, à cheval sur l'âne, tenant par la main madame la cogidresse... et fouette cocher, pour Aranza... en avant... sonnez, trompette, battez, tambour... en route... (Valentin monte sur l'âne, donne la main à Auda, et le cortège s'éloigne au son de la trompette, du tambour et des cimbales.)

*Le théâtre change et représente la place publique d'Araza des deux côtés sont des maisons. Au fond, une auberge avec un grand balcon qui tient toute la largeur du théâtre.*

## SCENE IX.

LE CORRÉGIDOR, ESTELLE, Domestiques portant des paquets.

LE CORRÉGIDOR.

C'est de ce côté. (aux domestiques.) Entrez dans cette maison, déposez-y vos paquets, et qu'on s'apprête à me recevoir.

(Les Domestiques entrent dans la maison, à la droite des spectateurs.)

## SCENE X.

LE CORRÉGIDOR, ESTELLE.

ESTELLE.

L'ennuyeux voyage !

LE CORRÉGIDOR.

Charmante Estelle, je vous ai tenu fidèle compagnie.

ESTELLE.

Jolie société ! vous n'avez fait qu'un somme depuis Urgel.

LE CORRÉGIDOR.

C'est l'effet du cahot.

ESTELLE.

Mais enfin, où me conduisez-vous ?

LE CORRÉGIDOR, *indiquant la maison où les domestiques sont entrés.*

Là : c'est la demeure d'une femme respectable, chez laquelle vous trouverez....

ESTELLE.

L'ennui

LE CORRÉGIDOR.

Vous n'aurez qu'à désirer.

ESTELLE.

Pour ne rien avoir.

LE CORRÉGIDOR.

Rien ne blessera votre vue.

ESTELLE, *gaiement.*

Ah ! vous retournerez donc ce soir à Urgel.

LE CORRÉGIDOR.

Comme ces Françaises ont la répartie vive !

ESTELLE.

Et juste ! seigneur corrégidor....

LE CORRÉGIDOR.

Charmante Estelle....

ESTELLE.

Tenez-vous bien pour averti d'une chose.

LE CORRÉGIDOR.

C'est ?...

ESTELLE.

Que vos protestations d'amour m'excèdent, et qu'il n'est rien que je ne tente pour me réunir à mon amant.

LE CORRÉGIDOR.

Joli petit projet !

ESTELLE.

qui s'exécutera.

LE CORRÉGIDOR.

Je ne crois pas.

ESTELLE.

J'en répons.

LE CORRÉGIDOR.

Vous êtes jeune et rusée.

ESTELLE.

Vous êtes vieux et méchant.

LE CORRÉGIDOR.

Mais j'ai de l'expérience-

ESTELLE.

Je la mettrai en défaut.

LE CORRÉGIDOR.

De bons barreaux de fer....

ESTELLE.

Ils tomberont à la voix de l'amour.

LE CORRÉGIDOR.

De doubles, de triples tours....

ESTELLE.

Je passerai à travers le trou de la serrure.

LE CORRÉGIDOR.

Bah !

ESTELLE

Valentin ne sera pas toujours soldat.

LE CORRÉGIDOR.

C'est possible.

ESTELLE.

Il désertera.

LE CORRÉGIDOR.

La justice se mettra à sa pousite.

ESTELLE..

La justice marche, et l'amour vole.

LE CORRÉGIDOR.

C'est bien plutôt la justice qui vole.

ESTELLE.

Malgré vous, demain, ce soir peut-être, s'il est instruit que je suis à Arauza, il arrive, demande à me voir ; on lui refuse l'entrée ; il brise les portes de ma prison... vous voulez vous opposer à ses desseins... bah ! il renverse tout, et nous vous disons un éternel adieu.

## SCENE XI.

Les Mêmes, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Tout est prêt pour recevoir la Signora.

## SCENE XII.

Les Précédens. le GREFFIER de l'Alcade, Paysans.

LE GREFFIER.

Le seigneur Alcade, instruit de l'arrivée de M. le Corrégidor, a ordonné aux meilleurs danseurs de voler... chargé de porter la parole....

( On entend le cri de l'âne. )

LE CORRÉGIDOR.

Parlez-donc l'un après l'autre, greffier, si vous voulez que je vous entende.

LE GREFFIER.

Daignez prendre place.

BALLET.

LE CORRÉGIDOR.

J'entends des tambours, des trompettes, qui vont attirer par ici tous les oisifs de la ville, et je ne veux pas....



ESTELLE.

Qu'on me voie ! Vous avez beau faire, on me verra.

LE CORRÉGIDOR.

C'est bon ! c'est bon ! ( *Il rentre avec Estelle.* )

### SCÈNE XIII.

CHARLES, VALENTIN, LECOURT, MICHEL.

( *Ils ont chacun leur costume.* )

VALENTIN, à Lecourt et à Michel, dont l'un bat la caisse, et l'autre sonne la trompette.

Fort, mes amis, fort ! Beaucoup de bruit, ça en impose aux sots. Promenez-vous dans toute la ville, ça en imposera à tout le monde.

( *Lecourt et Michel sortent, en faisant entendre le tambour et la trompette.* )

### SCÈNE XIV.

CHARLES, VALENTIN.

VALENTIN.

Eh bien, Charles, aperçois-tu encore dans l'avenir quelque sinistre présage ?

CHARLES.

Je ne suis pas très-rassuré.

VALENTIN.

Pauvre Gille !

CHARLES.

Mais à quoi nous mènera cette mascarade ?

VALENTIN.

A quoi ? Nous voici à Aranza, et tu demandes à quoi ?... Estelle est ici... dans une petite ville, c'est un événement qu'une caravane de médecins. À quoi ?... Ah ! mon ami ! tu n'es pas mon ami.

CHARLES.

Mais moi, dont l'amour ne soutient pas le courage ?

VALENTIN.

Ecoute donc... la corrégidore a envie de se venger de son mari... et....

CHARLES.

Ah ! mon ami ! tu n'es pas mon ami.

VALENTIN.

Cependant elle est jolie !

CHARLES.

Oui, jolie et méchante !

*Garçon sans souci.*

F

VALENTIN.

Quand elle l'arracherait les yeux !

( On entend le tambour et la trompette. )

J'entends Lecourt et Michel.

VALENTIN.

La foule se dirige de ce côté. Allons les rejoindre.

( Ils entrent tous dans l'auberge. )

SCENE XV.

*Le peuple arrive de tous côtes, et se presse autour du balcon.*

VALENTIN, CHARLES, LECOURT, MICHEL, AUDA.

( Michel, Lecourt font entendre la trompette jusqu'à ce que Valentin entre. )

VALENTIN pose sa boîte à pilules sur le balcon.

Suspendez ce concert mélodieux. Je demande pardon aux seigneurs ici rassemblés, de me présenter devant eux avec ce modeste habit; messieurs, mesdames et mesdemoiselles, s'il y en a, j'arrive ici, paré, non des vains hochets de l'orgueil, mais de ma science médicale, environné de tous les trésors de la pharmacopée.

UN SPECTATEUR.

Pharma...

VALENTIN.

Copée.

LECOURT, MICHEL, CHARLES au peuple.

Copée.

VALENTIN.

C'est ainsi que je fais le tour de l'univers dans une voiture dorée.

CHARLES bas à Valentin.

Et s'ils veulent la voir.

VALENTIN.

Dans ma voiture dorée, que j'ai laissée à une lieue d'ici, pour ne pas éblouir par un luxe trop inoui... Les charlatans ont recours à ces petits moyens; les hommes à talent comme moi...

LECOURT.

Comme moi.

CHARLES.

Comme moi.

MICHEL.

Comme moi.

TOUS.

Comme moi.

VALENTIN.

Les dédaignent. Pressé de me rendre en Tartarie, où l'on m'attend sous peu de jours, je n'ai que quelques instans à donner à l'Espagne,

et la ville d'Aranza, célèbre.... (à Michel.) Sais-tu si elle est célèbre?

MICHEL *bas à Valentin.*

Je n'en sais rien.

VALENTIN.

(*bas à Michel.*) C'est égal. (*Haut.*) Célèbre à tous égards, m'a semblé mériter la préférence.... (*bas à Michel, lui montrant toutes les personnes qui sont aux fenêtres.*) Regarde à toutes les fenêtres si Estelle ne paraît pas. (*Haut.*) Messieurs, outre l'art de la dentissure que j'exerce depuis deux cents ans, (*Bas à Michel.*) Ils avalent les deux cents ans. (*Haut.*) j'ai encore appris d'un vieil Arabe, que j'ai rencontré dans mes voyages, le secret merveilleux d'extraire des minéraux, des animaux, Messieurs, des pillules qui guérissent radicalement, et en une minute.

CHARLES.

Ou trois heures, tout au plus.

VALENTIN.

Elles sont indiquées dans Aristophane, et citées dans les opéra d'Esculape.

UN SPECTATEUR.

Comment, docteur, est-ce que Esculape a fait des opéra ?

CHARLES, à Valentin.

Voilà un malin.

VALENTIN, *bas à Charles.*

Laisse donc. (*haut.*) Comment, seigneur ? si Esculape a fait des opéra ? je le crois bien. N'avez-vous pas lu, sur le dos de vingt volumes : *Opera Esculapi.*

TOUS.

C'est vrai.

VALENTIN.

Les opéra Esculapi sont connus du monde entier. Pour en revenir à mes pilules, Seigneurs, leur effet est merveilleux... Oui, Seigneurs, y a-t-il ici des manchots, qu'ils en prennent. *Manus habent et non palpabunt.*

CHARLES.

Ils se serviront de leurs mains.

VALENTIN.

Des aveugles : *oculos habent et non videbunt.*

CHARLES.

Ils y verront au moins d'un œil.

VALENTIN.

Des sourds : *ures habent.* (*bas à Charles.*) Comme ils ouvrent les oreilles....

(*Ici Estelle paraît à la fenêtre avec le corrégidor. Valentin l'aperçoit.*)

VALENTIN.

Dieu! c'est elle!

## SCENE XVI.

Les Précédens, ESTELLE, LE CORRÉGIDOR.

AUDA, *voyant le corrégidor.*  
C'est lui !

ESTELLE, *à part.*  
Je ne me trompe pas, c'est Valentin.

VALENTIN, *très-haut.*  
Enfin, ces pilules guérissent même des évanouissemens les jeunes beautés que tourmente l'amour malheureux.

ESTELLE, *à part.*  
Je l'entends... trouvons-nous mal. (*Elle jette un cri.*) Ah ! (*Elle tombe dans les bras du corrégidor*)

VALENTIN, *bas à Charles.*  
Elle se trouve mal; elle m'a entendu.

LE CORRÉGIDOR.  
Ah ! mon dieu ! rentrons, ma mignonne.

AUDA.  
Sa mignonne !

CHARLES, *bas à Auda.*  
Chut ! à votre rôle.

(*Ici le corrégidor ferme la fenêtre.*)

VALENTIN, *bas à Charles.*  
Mais il l'emène.

CHARLES.  
Tais-toi donc ; on te regarde.

VALENTIN.  
Seigneurs, faites-vous servir, payez, et si ces pilules ne suffisent pas, j'espère demain vous en faire avaler d'autres.

(*Le bruit du tambour et de la trouipette recommence. Tous les spectateurs se pressent, achètent et sortent peu-à-peu. Valentin, Auda, Charles, Lecourt et Michel descendent.*)

## SCENE XVII.

Les Mêmes, excepté le Peuple.

AUDA, *courant à la porte de la maison où est Estelle.*  
Enfonçons la porte, et entrons.

VALENTIN, *la retenant.*  
Non pas : entrons, mais sans enfoncer la porte. Vous avez remarqué que la jeune Estelle s'est évanouie au moment où j'ai dit que mon emède guérissait les évanouissemens ?

TOUS.  
Eh bien ?

VALENTIN.

Eh bien, elle va envoyer son cher corrigidor me chercher, m'inviter à venir... et nous verrons. Chut! on ouvre la porte... Madame Auda, de la modération. (*à ses camarades.*) Et vous tous, l'air bien circonspect... paraissez méditer... imitez ces docteurs qui ne pensent jamais à rien, et ont toujours la même profondeur de talent... Voici le corrigidor... Silence et attention.

## SCENE XVIII.

Les Précédens, LE CORRÉGIDOR.

(*Auda se cache derrière les autres.*)LE CORRÉGIDOR, *accourant*, à *Valentin*.

Ah! Seigneur! vous êtes sans doute cet homme merveilleux...?

VALENTIN.

Je suis cet homme merveilleux.

LE CORRÉGIDOR.

Arrivé ce matin?

VALENTIN.

Précisément.

LE CORRÉGIDOR.

J'accours vers vous... ma femme...

TOUS.

Sa femme!...

LE CORRÉGIDOR.

Est dans un état désespérant.

VALENTIN.

J'en suis désespéré.

LE CORRÉGIDOR.

Venez, docteur, venez.

VALENTIN.

Rentrez, rentrez... Je vais vous attrapper.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! je vous en prie, docteur, n'y manquez pas. (*Il rentre.*)

## SENE XIX.

Les Précédens, excepté LE CORRÉGIDOR.

VALENTIN.

Me voilà dans la maison!

MICHEL.

Tu vas voir Estelle.

CHARLES.

Décide-la à fuir.

VALENTIN.

Je réponds de son consentement; mais le corrigidor ne la quittera pas... Il faudrait qu'il sortît de la maison; qu'Estelle restât seule...

Si l'on pouvait trouver un expédient... si l'on... si vous... si...  
Ah! écoutez, mes amis... un moyen excellent!

TOUS.

Qu'est-ce ?

VALENTIN.

Une bonne alerte dans la ville; des feux de paille partout... Que les cloches sonnent toutes; et en même tems, comme pour un incendie... et dans le tumulte, j'enlève Estelle... Tenez prête la chaise de poste... et en route.. nous, dedans. (à Charles.) Toi, derrière. (à Michel.) Toi, dessus, (à Lecourt) et l'autre en postillon.

CHARLES.

Mais la paille ?

VALENTIN, *donnant de l'argent.*

On en achète.

LECOURT.

Les sonneurs ?

VALENTIN.

On les grise.

MICHEL.

Et la chaise de poste ?

VALENTIN.

Et ! bien... on guette celle du premier voyageur qui s'arrête pour admirer les beautés de la nature.. Ah ! les mauvais compagnons ! allez donc... au feu!.. derlin din din!.. et fouette cocher!.. j'entre, etc... nous verrons!

( *Valentin entre dans la maison du corrégidor ; Lecourt, Michel et Charles sortent et entraînent Auda.* )

## SCENE XX.

*Le Théâtre change et représente la chambre d'Estelle.*

ESTELLE, deux Femmes.

( *Estelle est soutenue par deux femmes, elle leur fait signe qu'elle veut être seule ; les femmes sortent.* )

## SCENE XXI.

ESTELLE seule.

( *Elle rit.* ) Ah ! ah ! ah ! la bonne dupe que ce corrégidor ! lui-même, se charge d'amener près de moi... Mais comment ce cher Valentin a-t-il pu se soustraire à toutes les recherches ? par quel hazard est-il dans cette ville ? quels sont les gens qui l'accompagnent ? qu'a-t-il dû penser en me voyant ici ?.. n'importe, il a de l'esprit, du courage, il m'aime, il me délivrera... on vient, continuons la scène. ( *Elle se place dans un fauteuil et prend un air souffrant.* )

SCENE XXII.

ESTELLE, LE CORRÉGIDOR, VALENTIN.

LE CORRÉGIDOR, à *Valentin*, encore dans la coulisse.

Entrez, docteur, entrez, voici votre malade.

( *Estelle et Valentin ne peuvent se défendre d'un mouvement de joie, mais voyant que le Corrégidor ne les perd pas de vue, Valentin prend un air important; Estelle retombe dans son fauteuil.* )

VALENTIN.

Qu'elle est bien votre femme, même quand elle se trouve mal.

LE CORRÉGIDOR.

N'est-ce pas ? .. que pensez-vous ?

VALENTIN, qui tient la main d'*Estelle*.

Le pouls est agité, la respiration pressée... on dirait que la petite éprouve des mouvemens d'impatience.

LE CORRÉGIDOR.

La fièvre ? ..

VALENTIN.

Mais elle va fuir.

LE CORRÉGIDOR.

Bientôt.

VALENTIN.

Dans deux minutes.

LE CORRÉGIDOR.

Vous me rassurez.

ESTELLE, bas à *Valentin*.

Et moi aussi.

VALENTIN, à part.

Il ne bouge pas .. ( *haut.* ) N'avez-vous pas quelque eau spiritueuse ? ..

LE CORRÉGIDOR.

Il doit y en avoir là.

VALENTIN.

Dépêchez.

LE CORRÉGIDOR.

J'y cours.

VALENTIN.

Chère Estelle !

ESTELLE.

Que j'ai souffert de votre absence.

LE CORRÉGIDOR.

Voici...

VALENTIN.

Donnez... ( à *Estelle.* ) Tranquilisez-vous, signora, tous vos maux vont finir.

LE CORRÉGIDOR , à Estelle.

Tu peux t'en rapporter à cet homme admirable.

ESTELLE.

Il m'inspire une grande confiance. ( *Bas à Valentin.* ) Expliquez-moi ?..

VALENTIN , *bas à Estelle.*

Tout est disposé pour notre départ.

LE CORRÉGIDOR.

Eh ! bien, docteur, qu'ordonnez-vous ?

VALENTIN.

Je balance... ( *à part.* ) Pas le moindre signal ! ( *haut.* ) J'ai envie de lui faire prendre...

LE CORRÉGIDOR.

Quoi donc ?

VALENTIN.

La poudre... ( *à part.* ) Il n'ont pas inventé...

LE CORRÉGIDOR.

La poudre ?...

VALENTIN.

La poudre... fugitive...

LE CORRÉGIDOR.

Je ne connais pas cette poudre là.

VALENTIN.

Vous la connaîtrez. ( *à part.* ) Rien encore.

LE CORRÉGIDOR.

Que tardez-vous à lui en administrer ?

VALENTIN.

Je ne demande pas mieux. Mais...

( *Ici on crie au feu de tous les côtés ; les cloches sonnent de toutes parts.* )

VALENTIN , à Estelle.

Nous sommes sauvés.

LE CORRÉGIDOR.

Quels sont ces cris.

VALENTIN , à Estelle.

Ne craignez rien.

LE CORRÉGIDOR.

Le feu va gagner la maison voisine où j'ai laissé mes quatre belles mules !.. Estelle !.. mes mules !.. docteur, soignez-là, je reviens.

( *Il sort en courant.* )

### SCENE XXIII.

VALENTIN , ESTELLE , MICHEL , LECOURT , CHARLES ,  
*tous successivement.*

VALENTIN , à Estelle.

Fuyons !



MICHEL.

Ah! ah!.. que dis-tu de notre incendie?

VALENTIN.

Superbe!

MICHEL.

Je le crois bien, toute la paille de la ville doit y passer.

LECOURT.

J'ai grisé tous les carillonneurs, ils sonneront jusqu'à demain.

CHARLES.

La chaise de poste est prête...

VALENTIN.

En route!

### SCENE XXIII.

Les Précédens, AUDA, *accourant.*

AUDA.

Où allez-vous?

VALENTIN.

Au diable.

AUDA.

Et moi aussi : j'attends mon mari.

TOUS.

Adieu, Colombine. (*Ils sortent.*)

### SCENE XXIV.

AUDA, *seule.*

Le tour est excellent, et le traître n'a que ce qu'il mérite... Le voici; prenons la place d'Estelle.

(*Elle se met dans le fauteuil.*)

### SCENE XXV.

LE CORRÉGIDOR, AUDA.

LE CORRÉGIDOR.

Quel vacarme!.. C'était une fausse alerte... Mes pauvres bêtes sont en sureté; je viens de les renvoyer à Urgel. (*Il s'approche du fauteuil.*) Eh bien! où est-il donc, ce docteur?.. Abandonner ainsi cette chère enfant!

AUDA, *se levant avec colère.*

C'est dommage.

*Garçon sans souci.*

G

LE CORRÉGIDOR.

Ma femme!

AUDA.

Tu ne t'y attendais pas, traître.

LE CORRÉGIDOR.

Tous les malheurs m'accablent à-la-fois. Estelle me fuit, et ma femme me revient!

AUDA.

Oui, elle te fuit.

LE CORRÉGIDOR.

Serait-ce avec ce medecin?

AUDA.

Oui : qui n'est autre que son amant.

LE CORRÉGIDOR.

Valentin !.. je suis joué!

AUDA.

Bafoué.

LE CORRÉGIDOR.

Oh! les infames!

( *Le théâtre change; il représente une campagne. Au fond, une montagne. Valentin, Lecourt, Charles et Michel se battent contre des soldats espagnols. Valentin prend un caporal espagnol pour battre les autres, et s'échappe avec ses camarades. Estelle accourt; elle est suivie de soldats espagnols qui s'emparent d'elle.* )

LE CORRÉGIDOR, pendant le combat.

Que vois-je? Les coquins font résistance... En voilà un qui s'empare du caporal pour battre les autres... A moi, mes amis, arrêtez Estelle... Ah! elle m'est rendue!

*Fin du second Acte.*

---



---

## ACTE III.

*Le théâtre représente une campagne. Dans le fond, une allée d'arbres. A droite, est la maison d'Ursule ; cette maison est en saillie sur l'avant-scène, et doit avoir une croisée sur le devant et sur le côté. A gauche, se trouve une auberge.*

---

### SCENE PREMIERE.

URSULE seule ; elle arrive lentement avec un livre de prières sous le bras..

Il paraît décidé que je ne me marierai jamais... Je verrai donc mes plus belles années s'écouler dans le célibat... Le célibat ! mot affreux ! chose plus affreuse encore !.. J'ai, ce matin, visité tous les couvens, avec cet air de candeur, d'innocence, qui donne tant de prix à la beauté... Personne ne m'a regardée.. J'ai parcouru toutes les promenades... Qu'y ai-je vu ? Des-jeunes gens qui admiraient les beautés de la nature, et qui ne m'admiraient pas du tout... Rentrons, et mettons-nous à la fenêtre... Le tems est superbe... et en regardant le tems... on sera forcé de me voir. (*elle soupire.*) Ah ! (*Elle s'avance lentement vers sa maison ; au moment où elle va pour entrer, on entend le bruit d'une voiture qui s'arrête. Ursule se retourne.*) Que vois-je ? des étrangers au bout de l'avenue !.. Ah Dieu ! si le ciel enfin sensible à mes prières... Je ne me trompe pas... c'est mon frère, le Corrégidor d'Urgel !.. Une jeune personne l'accompagne... La conduirait-il ici... certainement je ne la recevrai point... Ce n'est pas que je craigne une rivale ; mais entre deux demoiselles, la jalousie, le désir de plaire, amènent toujours des querelles que je veux éviter.

### SCENE II.

URSULE, ESTELLE, LE CORRÉGIDOR.

LE CORRÉGIDOR, à Estelle.

Ah ! vous avez cru m'échapper avec votre Valentin. Mais consolez-vous ; nous voilà à la fin de notre voyage. (*il indique la maison d'Ursule.*)

ESTELLE.

C'est donc là ma nouvelle prison ? (*montrant Ursule.*) Et voilà sans doute mon nouveau cerbère ?

LE CORREGIDOR.

C'est ma sœur

ESTELLE.

Encore une duègne !

LE CORREGIDOR, *allant à Ursule.*

Eh ! bon jour, ma chère Ursule.

URSULE, *avec humeur.*

Bon jour, mon frère.

ESTELLE, *à part.*

Quel air gracieux !

LE CORREGIDOR.

Je t'amène une compagne.

URSULE.

Je n'en veux pas. Vous pouvez reconduire Mademoiselle où vous l'avez prise ; je vous déclare qu'elle n'entrera jamais chez moi.

ESTELLE, *à Ursule.*

Que vous êtes aimable !

LE CORREGIDOR, *à Ursule.*

Allons, calme-toi. Ecoute : si aucun homme n'entre chez toi, c'est que tu y es toujours seule. En ayant pour compagne, une jeune personne comme Estelle, dont la beauté captive tous les regards, bientôt les jeunes gens cerneront ta maison ; tu seras bloquée.

URSULE.

Je serai bloquée, mon frère.

LE CORRÉGIDOR.

Et comme parmi les nombreux adorateurs d'Estelle, un seul verra son hommage accueilli, dans la foule des mécontents, tu pourras en trouver un qui, poussé par le désespoir... Enfin, je te vois déjà mariée.

URSULE.

Mariée !... Ah ! mon frèee, vous me prenez par mon faible !

LE CORRÉGIDOR.

Tu recevras Estelle ?

URSULE.

Oui, oui.

LE CORRÉGIDOR.

Tu ne lui laisseras pas la moindre liberté ?

URSULE.

Fiez vous à moi. (*à Estelle.*) Venez, aimable enfant ; mon amitié, les charmes de ma conversation, vous dédommageront des petites contrariétés que vous paraissez éprouver (*au corrégidor*). Elle est jolie comme un ange !... Plus de doute, bientôt ma maison sera cernée.... Je serai bloquée. (*Ils entrent chez Ursule.*)

### SCENE III.

VALENTIN, CHARLES, LECOURT.

VALENTIN. (*Il voit Estelle entrer chez Ursule.*)

La voilà.... Eh ! arrivez donc, vous autres.

MICHEL.

Arrivez donc, arrivez donc... Nous sommes encore tous froissés de l'assaut que nous avons soutenu contre ces maudits alguasils.

VALENTIN.

En avons-nous eu à combattre? Avez-vous vu ce petit caporal tout mince, tout sec, que j'ai pris pour battre les autres. ( *Il rit.* ) Ah! ah! ah! mais une chose plus importante doit nous occuper... Mes amis, Estelle est là. ( *Il désigne la maison d'Ursule.* )

TOUS.

Là?

VALENTIN.

Oui, il y faut pénétrer.

CHARLES.

Comment?

VALENTIN à Charles, montrant une auberge qui est à leur gauche, et un peu dans le fond.

Frappe à la porte de cette auberge.

CHARLES.

A quoi bon?

VALENTIN, MICHEL, LECOURT.

Frappe.

CHARLES frappe.

J'ai frappé.

## SCENE IV.

Les Mêmes, PEDRO.

FÉDRO.

Que désirent ces messieurs?

VALENTIN.

Ah! brave homme! ( *bas à ses camarades.* ) Dites comme moi.

TOUS.

Ah! brave homme!

VALENTIN, *bas à ses camarades.*

Etouffons-le de caresses. ( *Haut.* ) Excellent homme!

TOUS se jetant à son cou.

Excellent homme!

PEDRO se retirant avec peine de leurs bras.

Les bons jeunes gens!

VALENTIN.

Comment vous nomme-t-on? ( *Il ouvre sa bourse à dessein.* )

PEDRO.

Pédro. ( *à part.* ) Ah! que d'or!

VALENTIN.

Eh! bien, mon cher Pédro... Vous voyez en moi une victime de l'autorité.

PEDRO.

Comment donc?

VALENTIN.

Un corrégidor m'a enlevé celle que j'aime.

PEDRO.

Vrai ?

VALENTIN.

Mais j'ai suivi les traces du ravisseur.

PEDRO.

Bon !

VALENTIN montrant la maison d'Ursule.

Il est là.

PEDRO.

Que puis-je faire pour vous ?

VALENTIN.

Tout. Le corrégidor va sans doute vouloir conduire sa victime beaucoup plus loin, dans quelque retraite ignorée.

PEDRO.

C'est présumable.

VALENTIN.

Pour faire le trajet, il lui faudra des mules et des muletiers....

PEDRO.

Certainement.

VALENTIN.

Vous fournirez les mules, et vous nous présenterez comme vos muletiers.

TOUS.

C'est ça, Pédro.

PEDRO.

Marché conclu. Combien me donnerez-vous.

VALENTIN.

Tout ce que vous voudrez.

PEDRO.

Mais si le corrégidor vient à découvrir... Un homme puissant est bien plus dangereux quand il a tort, que lorsqu'il a raison.

VALENTIN.

Vains srupules!... Il ne me connaît pas... il ne nous a jamais vus. (*Eas à ses camarades.*) Mes amis, dites comme moi. (*Haut*) Laissez-vous toucher.

TOUS.

Laissez-vous toucher.

VALENTIN chante.

» Un bienfait n'est jamais perdu.

TOUS répètent.

» Un bienfait n'est jamais perdu.

PEDRO.

Ils ont une manière d'être tristes, que je n'ai encore vue à personne. Allons, venez, Seigneurs, je vous donnerai quatre blouses de muletiers.

CHARLES.

Bien ! mais que mettrons-nous sous ces blouses ?

MICHEL.

Car nous ne pouvons pas garder ces vêtements.

LECOURT à *Pédro*.

Est-ce que vous n'auriez pas des habits espagnols ?

PEDRO.

Je le crois bien : des costumes superbes. Tel que vous me voyez, Messieurs, j'ai quatre fils de la plus belle tenue.

VALENTIN.

Beaux comme leur père ! allons : déshabillez vos quatre fils de la meilleure tenue, faites de nous quatre muletiers, et devenons les protecteurs, les libérateurs, les vengeurs de l'honneur dans le malheur.... et.... entrons, mes amis, entrons chez l'honnête Pédro.... là je vous dirai le reste.

( *Ils entrent tous dans l'auberge.* )

LE CORRÉGIDOR voyant *Pedro* rentrer chez lui l'appelle.

*Pedro* ?

PEDRO, dans la coulisse.

Je suis à vous dans l'instant.

## SCENE V.

LE CORRÉGIDOR *seul*.

Tout est parfaitement arrangé, et je puis retourner avec sécurité à Urgel. De bons verroux me répondent de ma chère Estelle.... D'ailleurs, comme on ne pourra parvenir jusqu'à elle qu'en faisant la cour à ma sœur, je ne crains pas qu'on s'en avise, à moins d'être bien téméraire. ( *Il appelle.* ) *Pédro* ? *Pédro* !

## SCENE VI.

PEDRO, LE CORRÉGIDOR.

PEDRO.

Me voici.

LE CORRÉGIDOR.

Allons donc : je suis pressé.

PEDRO.

Ah ! c'est vous, M. le Corrégidor d'Urgel, vous, seigneur Lunés. ( *à part.* ) Est-ce que ce serait ce vieux barbon !

LE CORRÉGIDOR.

Il me faut de suite des mules.

PEDRO.

Elles sont bridées.

LE CORRÉGIDOR.

Et des muletiers.

PEDRO.

Ils sont prêts.

LE CORREGIDOR.

Très-bien.

PEDRO *souriant.*

C'est une bonne voiture pour deux qu'il faut à M. le Corrégidor?

LE CORREGIDOR *souriant aussi.*

Pour deux? ah! ah! ah!

PEDRO.

Eh! eh!... je vous ai vu descendre de voiture, M. le Corrégidor.....

LE CORREGIDOR.

Eh bien!... charmante, n'est-ce pas!

PEDRO.

Ah! vous êtes un luron!

LE CORREGIDOR.

Sans que cela paraisse ... mais l'heure s'avance: tes mules et tes mulétiers...

PEDRO.

Tout de suite... (*appelant.*) Hola! hé! garçons!.. ) *à part* ( Il est en bonnes mains!

CHARLES, VALENTIN, MICHEL, LECOURT, *dans la coulisse.*  
Nous voilà.

PÉDRO. *allant à la porte de l'auberge.*  
Arrivez donc; M. le corrégidor vous attend.

## SCÈNE VII.

Les Précédens, LECOURT, MICHEL, CHARLES, VALENTIN,  
*tous en blouse.*

TOUS, *saluant le corrégidor jusqu'à terre.*  
Monsieur le corrégidor...

VALENTIN, *d'une grosse voix.*

En route!

LE CORRÉGIDOR.

Allons, mes enfans, disposez-vous à me conduire.

VALENTIN.

Allons-nous loin?

LE CORRÉGIDOR.

Droit à Urgel.

CHARLES.

Le seigneur n'est pas seul?

LE CORRÉGIDOR.

Si fait; tout seul.

VALENTIN, *bas à Charles.*

Seul! ah! mon dieu! il laisse Estelle ici!

CHARLES, *bas à Valentin.*

Et toi qui t'es offert pour le conduire...



VALENTIN, à *Pédro*, lui donnant de l'or et lui faisant signe de dire comme lui.

Mais, notre maître, je pense à une chose : puisque le seigneur est seul, deux muletiers lui suffiront...

PÉDRO, au *corrégidor*.

Eh ! mais c'est juste ; deux muletiers vous suffiront.

LE CORRÉGIDOR.

Un moment, s'il vous plaît : la forêt qu'il faut traverser n'est pas sûre, et...

VALENTIN.

Qui oserait attaquer un *corrégidor* ?

LE CORRÉGIDOR.

Il y a des gens si effrontés : je n'ai qu'à rencontrer ces quatre Français.

VALENTIN.

D'Aranza ? Rassurez-vous, ils sont tous au cachot.

LE CORRÉGIDOR.

Au cachot ! (à part.) Bon !

VALENTIN.

Celui que vous craignez tant, le plus mauvais sujet des quatre, ce Valentin il est pendu.

LE CORRÉGIDOR.

Pendu ! La justice est donc une fois juste... Je me contenterai de deux muletiers.

VALENTIN, à *Michel et à Lecourt*.

C'est à vous autres qu'appartient l'honneur de conduire sa seigneurie. (bas.) Et à la verser en route.

MICHEL, bas à *Valentin*.

C'est dit.

VALENTIN, bas à *Michel et à Lecourt*.

Vous viendrez nous joindre dans la ville de D'ax, où nous serons dans deux heures.

LE CORRÉGIDOR.

Plus de retard, mes amis.

TOUS.

Honneur et bon voyage au premier magistrat d'Urgel.

LE CORRÉGIDOR.

Quel concert de louanges !... partout je suis aimé... partout... Adieu, Pédro... adieu, mes enfans. (à part.) Estelle, bientôt l'amour me ramènera près de toi.

VALENTIN, à part.

Tu peux te dispenser de revenir.

(Le *corrégidor* sort avec *Michel et Lecourt*. Les autres remontent la scène jusqu'à ce qu'ils entendent la voiture s'éloigner.)

Garçon sans souci.

H

## SCENE VIII.

PÉDRO, VALENTIN, CHARLES.

VALENTIN.

Nous en voilà débarrassés ! ... Pédro, chez qui est Estelle ?

PÉDRO.

Estelle ?

CHARLES.

Celle qu'il aime.

PÉDRO.

Eh bien, Estelle est chez un vieille fille.

VALENTIN.

Méchante ?

CHARLES.

Inaccessible ?

PÉDRO.

Non : bien sentimentale.

VALENTIN.

Quel bonheur !

PÉDRO.

Et que l'envie de se marier tourmente depuis quarante ans.

VALENTIN.

Charles, tu vas épouser la vieille.

CHARLES.

Qu'est-ce que tu dis ?

VALENTIN.

Tu l'épouseras.

CHARLES.

Non, non.

VALENTIN.

Non ? ... Eh bien, moi, je l'épouserai. Comment la nomme-t-on ?

PÉDRO.

Ursule.

VALENTIN.

J'épouserai Ursule ... ( *à part* ) pour rire.

PÉDRO.

Le corrégidor sera-t-il content ?

VALENTIN.

Comment, le corrégidor ?

PÉDRO.

C'est que mademoiselle Ursule est la sœur du seigneur Lunès, le corrégidor d'Urgel.

VALENTIN , à part.

Du ravisseur , du séducteur d'Estelle... usons de représailles...  
( haut à Pédro. ) Et s'introduit-on facilement chez Ursule ?

PÉDRO.

Il y a domestiques , duègnes et jardiniers... enfin garnison com-  
plète.

VALENTIN.

C'est égal : il faut nous introduire. Puisque la vieille est sentimen-  
tale , elle doit aimer les aventures... Pédro , il nous faudrait deux  
instrumens pour peindre l'amour.

CHARLES , à Pédro.

As-tu des instrumens ?

PÉDRO.

J'ai une flûte.

VALENTIN.

Pour peindre l'amour , une flûte ! Qu'importe , je m'empare de la  
flûte.

PÉDRO.

Et un cor.

CHARLES

Allons , je donne du cor.

VALENTIN.

Et vite , mon cher Pédro.

( Pédro sort. )

## SCENE IX.

VALENTIN , CHARLES.

VALENTIN.

Ah ça ! voici nos conventions , moi , je suis l'amant d'Ursule ?

CHARLES

En ce cas , moi je serai le mari d'Estelle.

VALENTIN.

Courrons sous les fenêtres de nos belles , et un charivari à étour-  
dir tout le village.

## SCENE X.

Les Précédens , PEDRO , apportant une flûte et un cor.

PEDRO.

Voici ma flûte et mon cor....

VALENTIN.

Quel dommage que tu n'aies pas une grosse caisse , tu aurais fait  
la partie. ( Soufflant dans la flûte. ) Quel instrument délicieux ! si  
ses sons n'attaquent pas le cœur de ma dulcinée , ils trouveront le  
chemin de ses oreilles , j'en répons... et ton cor ?...

CHARLES , soufflant dans le cor.

Il est bien vieux.

VALENTIN.

Cor de circonstance , mon ami.

PEDRO.

Je me cache derrière cet arbre , pour voir comment tout ça finira.  
( *Il va se mettre derrière un arbre.* )

VALENTIN.

A propos , Charles ?

CHARLES.

Quoi ?

VALENTIN.

Voici le sujet de la pièce : nous sommes deux amans qui ne se connaissent pas , nous jouons chacun de notre côté un air différent.

PEDRO.

Ça fera un fort joli effet.

VALENTIN.

Mais bientôt nous nous rencontrons , nous nous toisons , nous nous menaçons , nous nous battons , sans nous faire de mal . . . alors tout s'explique : tu as donné du cor , j'ai joué de la flûte , toi pour Estelle , moi pour Ursule . . . et revenus de notre erreur , nous nous embrassons , et nous nous jurant une amitié éternelle . . . tu sais ton rôle.

CHARLES.

Parfaitement.

PEDRO.

D'ailleurs , je suis là pour souffler.

VALENTIN.

Oni , tu souffleras . . . Allons , un bon concert , et nous verrons.

( *Ils se séparent. Valentin seul, reste sur scène. Ils jouent chacun un air différent et font un charivari épouvantable.* )

## SCENE XI.

Les Mêmes , URSULE , à la croisée.

URSULE.

D'où partent ces accords célestes ?

PEDRO.

Il faut qu'elle ait de fieres oreilles.

VALENTIN.

Voici la vieille.

URSULE.

Un inconnu ! . . . il est vêtu en muletier . . . c'est sans doute un déguisement. Dans beaucoup de romans , j'ai vu des chevaliers qui se déguisaient.

VALENTIN.

Et vite la sérénade . . . soufflons de toutes mes forces.

( *Il se place sous la croisée d'Ursule qu'il regarde toujours en jouant de la flûte.* )

URSULE

C'est moi qu'il regarde ; c'est pour moi que cette flûte... c'est moi qu'il aime !

PEDRO , à *Valentin*.

Comme elle donne dedans.

VALENTIN , *tout en jouant , fait signe à Charles de venir sous le balcon.*

Voilà ta réplique.

( *Ici Charles paraît.* )

URSULE.

Un second inconnu !

( *Charles donne du cor.* )

VALENTIN.

Ensemble maintenant ; ça fera plus de bruit.

( *Ils recommencent ensemble.* )

URSULE.

En croirai-je mes yeux et mon cœur ?... deux amans pour un !

VALENTIN , à *Charles.*

Elle n'y tient plus... à la scène du combat , pour l'achever.

PEDRO , *bas.*

A présent ils vont se battre ; ils ne peuvent être d'accord en rien.

URSULE.

Dois-je descendre ?...

CHARLES , *s'approchant de Valentin.*

Quel est l'audacieux ?...

VALENTIN.

Quel est l'insolent ?...

CHARLES.

Croyez-vous que je souffrirai... .

VALENTIN.

Croyez-vous que j'endurerai... .

URSULE , *quittant la fenêtre.*

Ciel ! ils vont s'entr'égorger pour moi !

VALENTIN , *bas.*

Elle descend. ( *haut.* ) Allons feraillons. ( *Ils frappent leurs fers l'un contre l'autre. Ils s'arrêtent un instant.* )

CHARLES.

La porte s'ouvre.

VALENTIN

C'est elle !... reféraillons... .

CHARLES. *Ils font encore semblant de se battre*

Ah !... ah !...

VALENTIN , *de même.*

Ah !... ah !...

URSULE , *se jetant au milieu d'eux.*

Arrêtez... barbares !... barbares , arrêtez !

VALENTIN.

Nbn... que le traître renonce à son amour pour vous , Ursule... ou il est mort.

URSULE.

Il m'aiment tous deux !

CHARLES, *s'arrêtant.*

Quoi, c'est Madame ?...

VALENTIN.

Oui, c'est Ursule que j'adore. (*Il se jette à ses pieds.*)CHARLES, *s'écrie.*

Nous ne sommes pas rivaux... c'est Estelle que j'aime.

URSULE.

Estelle !

VALENTIN.

Estelle !

CHARLES.

Ma femme.

URSULE.

Sa femme !

CHARLES.

Qui m'a été ravie.

URSULE.

Je respire.

VALENTIN.

Embrassons-nous. (*bas à Charles.*) Demande à voir ta femme.PÉDRO, *à part.*

Les rusés compères !

VALENTIN.

Aimable Ursule, je suis désolé que vous ayez été témoin de cette scène... mais vous nous pardonneriez en faveur de la tendresse la plus vive... la plus... (*bas à Charles.*) Je ne trouve plus d'épithète à ma tendresse.

URSULE.

Quelle femme ne vous pardonnerait pas !

VALENTIN, *bas à Charles.*

A-t-elle laissé la porte ouverte ?

CHARLES, *bas à Valentin.*

Non.

VALENTIN, *bas.*

Tant pis.

URSULE.

Vous allez peut-être me trouver indiscreète... mais je ne vous connais pas ; et ces modestes habits...

VALENTIN, *entr'ouvre sa blouse, Charles en fait autant.*

Cachent deux nobles Castillans.

URSULE, *voyant leurs habits.*

Je respirais... maintenant j'étouffe de plaisir.

VALENTIN, *montrant sa blouse.*

Ce premier vêtement est la tunique des anciens troubadours.

URSULE.

Comment ! est-ce que vous seriez ?... J'aurais dû m'en douter à la douceur, au charme de vos instruments. (*à Valentin.*) Mais, où m'avez-vous vue ?

VALENTIN.

Partout.

URSOLE.

Partout ! et votre cœur?...

VALENTIN.

Il ne palpite que pour l'aimable Ursule ; et si mes vœux...?

URSOLE.

Seigneur...

VALENTIN.

Si mon amour...

URSOLE.

Seigneur...

VALENTIN.

Si je suis digne d'être votre époux...

URSOLE.

Mon époux?... Seigneur...

VALENTIN.

Que j'aime ces trois seigneurs!... comme c'est éloquent!... un quatrième seigneur! et je perdrais la raison. (à Charles) Mais que cherchez-vous en ces lieux, infortuné jeune homme?

CHARLES.

Une épouse adorée qui m'a ravi le frère de madame.

URSOLE:

La jeune Estelle?

VALENTIN.

Quoi! c'est la jeune Estelle?

CHARLES.

Hélas! oui.

VALENTIN.

Eh bien! mon ami, suivez-nous ; vous allez la revoir : je veux, dès ce moment, la rendre à votre amour. (Ils vont pour entrer.)

URSOLE.

Cela ne se peut pas... elle est confiée à ma garde par mon frère.

VALENTIN.

Votre frère est un tyran!

CHARLES.

Oui, un tyran.

VALENTIN.

Tout homme qui désunit deux cœurs, est un tyran ; qui sépare deux époux, est un tyran ; qui tient sous les verroux l'objet d'un amour éternel, est un tyran... Ursule, vous êtes la sœur d'un tyran!

URSOLE.

Moi? grand dieu! la sœur d'un tyran!... Mais si je lui désobéis, il est corrégidor, et...

CHARLES.

L'amour brave tout.

VALENTIN.

Tout : les grands, les petits, les moyens... c'est le maître suprême... et, après Dieu... c'est... c'est Dieu...

( 64 )

URSULE.

Quel langage divin !

PÉDRO.

Elle est prise.

URSULE.

Jeune chevalier, je voudrais pouvoir céder à vos desirs... mais...

CHARLES, à Ursule.

Vous résistez encore ! ( à Valentin. ) Mon ami, une femme aussi cruelle ne saurait vous rendre heureux.

URSULE, à Valentin.

Ne le croyez pas.

VALENTIN.

En effet, qui se montre insensible aux tourmens de l'amour malheureux, n'a jamais aimé, n'aimera jamais. ( à Charles. ) Jeune homme, vous allez juger de la force du sentiment que m'inspire la situation affreuse où vous réduit un refus inhumain.

URSULE, à part.

Que va-t-il faire ?

VALENTIN.

Vous ne pouvez voir Estelle... ( Montrant Ursule. ) Mademoiselle s'y refuse obstinément... eh bien ! je ne verrai plus Ursule... Je pars avec vous... je quitte l'Espagne... je vais... je vais...

PÉDRO, à part.

Il ne sait pas trop où il doit aller.

VALENTIN.

Venez, jeune infortuné ; suivez-moi.

URSULE, courant à lui.

Aimable Castillan !...

VALENTIN ET CHARLES.

Estelle, ou adieu pour jamais !

URSULE.

Mais...

CHARLES ET VALENTIN.

Estelle, ou adieu pour toujours.

URSULE.

Mais c'est la même chose... Un moment... un moment !...

VALENTIN, bas à Charles.

Nous la tenons.

URSULE.

Mais si je rends Estelle à son époux, je ne puis rester ici, car le corregidor, à son retour.

VALENTIN.

Tout est prévu, je vous enlève.

PÉDRO, à part.

Voilà qui est fort.

VALENTIN.

Je vous enlève... je vous conduis en France.

URSULE.

En France !



VALENTIN.

A Paris.

URSULE.

A Paris!

PÉDRO, à part.

Il est capable de tout, ce jeune homme-là.

VALENTIN.

Et là, le plus doux hymen...

URSULE.

L'hymen.

PÉDRO, à part.

Il est intrépide.

URSULE.

L'hymen.

VALENTIN.

Ou le mariage.

URSULE.

Homme mille fois trop dangereux.

VALENTIN, à Charles.

Mon ami, Estelle est rendue à votre amour ; j'enlève l'adorable, la céleste Ursule, et...

CHARLES, bas à Valentin.

Nous verrons.

VALENTIN, bas à Charles.

Non... j'espère bien que nous ne verrons pas. ( Haut. ) Allons chercher Estelle.

URSULE.

Non, je vais l'amener.

VALENTIN.

Ah!

URSULE.

Amour ! Amour ! on a beau te connaître tard, tu n'en as pas moins toute la force irrésistible... je reviens, chevaliers, je reviens. ( Elle entre. )

## SCÈNE XII.

VALENTIN, CHARLES, PEDRO.

PÉDRO, étouffant de rire.

Ah ! les bons apôtres.

CHARLES.

Mais que ferons-nous de cette vieille ?

VALENTIN.

Est-ce que je le sais ?

PÉDRO.

La pauvre demoiselle ! je la vois déjà en France, mendiant un époux.

Garçon sans souci.

VALENTIN.

En France !.. c'est là que sont les hommes les plus courageux...  
elle en trouvera un,

PÉDRO.

La vieille revient.

VALENTIN, à Charles.

Avec Estelle... cours à ta femme.

## SCENE XIII.

Les Mêmes, ESTELLE, URSULE.

CHARLES, court vers Estelle et l'embrasse.

Chère épouse !

ESTELLE.

Valentin !

VALENTIN, à Estelle.

Chut ! ( à Charles. ) Tu l'embrasses toujours.

URSULE.

J'espère, chevaliers...

ESTELLE, bas à Valentin.

Comment, chevaliers ?

VALENTIN, bas à Estelle.

Ne vous étonnez de rien.

URSULE.

Cette marque de complaisance...

VALENTIN.

Double ma tendresse pour vous, ma belle amie.

URSULE.

Sa belle amie.

ESTELLE, à Charles.

Il est fou.

CHARLES, bas à Estelle.

Jamais il ne fut plus sage.

VALENTIN, allant à la porte de l'auberge.

Eh ! monsieur l'aubergiste... ( *Pédro fait semblant de sortir de chez lui.* ) une bonne chaise de poste et les meilleures mules de toutes les Espagnes.

PÉDRO.

J'en ai de toutes prêtes, et vous pouvez partir.

VALENTIN.

Oui, partons, et qui m'aime me suive.

URSULE.

Je vous suis.

PÉDRO.

Bon voyage.

URSULE.

Amour, je m'abandonne à toi !

VALENTIN, à part.

Tu n'as rien à craindre de lui. ( *Il chante avec Charles.* )

Venez mes belles,  
Suivez-nous.

( *Pédre rit en les voyant partir.* )

## SCENE XIV.

( *Le Théâtre change et représente la porte de ville qu'on a vue au premier acte, mais du côté de la France ; une compagnie de soldats, commandée par Dabancourt, arrive.* )

DABANCOURT, LAVALEUR, Soldats sous les armes.

DABANCOURT.

Nous voici dans la ville d'Ax, sur les frontières de France et d'Espagne. Mes amis, vous allez prendre possession de votre caserné aujourd'hui, et demain, repos pour tout le monde ; mais de la conduite, surtout, des soldats français doivent laisser par-tout des souvenirs honorables.

( *La compagnie de soldats sort, à l'exception des hommes qui doivent former le poste de la porte, et qui vont au corps-de-garde, ayant Lavaleur à leur tête.* )

## SCENE XV.

DABANCOURT, seul.

Le Ministre m'a servi au gré de mes désirs, en me donnant cette garnison. Duplant, auquel on a assuré qu'Estelle et Valentin, lors de leur départ, avaient pris la route d'Espagne, est venu habiter une fort jolie terre qu'il possède près d'ici, afin, dit-il, d'être plus à portée d'obtenir des renseignemens sur ces deux fugitifs. Si le repenir les ramenait en France, ils trouveraient en moi un défenseur, ces pauvres enfans ! que font-ils maintenant ? ( *Il appelle.* ) Lavaleur !

## SCENE XVI.

DABANCOURT, LAVALEUR.

LAVALEUR.

Me voici, mon capitaine : avez-vous des ordres à me donner pour cette nuit ?

DABANCOURT.

Non. Je vais visiter mon logement. Seulement, je vous recommande la plus exacte surveillance.

LAVALEUR.

Soyez tranquille, mon capitaine ; je suis à jeun. ( *Dabancourt entre chez lui ; Lavaleur retourne au corps-de-garde.* )

SCENE XVII.

URSULE, ESTELLE, CHARLES, VALENTIN.

VALENTIN.

Nous voici en France !...

« A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère ! »

URSULE, que *Valentin fait marcher très-vite.*

Doucement, gentil troubadour !

VALENTIN.

Appuyez-vous sur moi. (*à part.*) Elle pèse cinq cents.

(*Pendant ce dialogue ils avancent, et, au dernier mot, ils ont dépassé la porte de la ville. Le factionnaire leur tourne le dos.*)

SCENE XVIII.

Les Précédens, LAVALEUR.

LAVALEUR, *sortant du corps-de-garde.*

Alte là !

URSULE.

Ah ! mon Dieu ! un soldat !

LAVALEUR.

D'où venez-vous ?

VALENTIN.

De faire un tour de promenade en Espagne.

LAVALEUR.

Vous êtes ?

VALENTIN.

Français.

LAVALEUR

Et ces dames ?

CHARLES, *montrant Estelle.*

L'une est ma femme et l'autre.

CHARLES.

Et l'autre...

VALENTIN.

Est une jeune Espagnole...

CHARLES.

Qui attend sa majorité pour épouser mon ami.

LAVALEUR, *à part.*

Il paraît qu'en Espagne, les femmes sont majeures un peu tard.

VALENTIN, *à Lavaleur, avec surprise.*

Eh ! mais permettez donc, monsieur le sergent, votre uniforme est...

LAVALEUR.

Celui du régiment de Champagne.

VALENTIN.

Connaissez-vous , dans ce régiment , le capitaine Dabancourt ?

L'AVALEUR.

C'est le mien.

VALENTIN.

Le vôtre !... Et où est-il ?

L'AVALEUR.

En garnison dans cette ville , avec sa compagnie arrivée ce matin.  
Vous le connaissez ?

VALENTIN ET CHARLES.

Beaucoup.

L'AVALEUR.

Vous ?

VALENTIN.

C'est notre meilleur ami.

L'AVALEUR.

Mon capitaine , l'ami de deux muletiers !

URSULE , *se relevant tout-à-coup.*

Dites de deux troubadours , monsieur le sergent , de deux trou-  
bours...

L'AVALEUR.

Des tranbadours en blouses . . .

VALENTIN.

Allez , allez toujours dire au capitaine que nous désirons le voir... et  
pas accéléré , monsieur le sergent.

L'AVALEUR.

On y est , Monsieur , au pas accéléré.

*(Il entre chez le capitaine.)*

## SCENE XIX.

Les Précédens , MICHEL , LECOURT.

MICHEL , *il appelle.*

Eh ! Valentin !

LECOURT , *de même.*

Eh ! les autres !

URSULE , *se retournant.*

Encore deux muletiers ! encore deux troubadours !...

VALENTIN , *bas à Michel et à Lecourt.*

Eh ! notre corrégidor ?

MICHEL , *bas à Valentin.*

Il a roulé tout doucement dans un fossé de dix pieds de profon-  
deur... à deux portées de fusil d'ici.

VALENTIN.

Ah ! le pauvre homme !

SCENE XX.

Les Précédens, LAVALEUR ; DABANCOURT.

LAVALEUR,

Voici le capitaine.

VALENTIN.

C'est lui! (*Allant à Dabancourt.*) C'est moi!

TOUS.

C'est nous!

DABANCOURT, *qu'ils entourent, les repoussant.*

Un moment... un moment... muletiers (*Fixant Valentin et Charles.*) Eh! mais...

VALENTIN, CHARLES.

Eh! oui...

DABANCOURT, *à Valentin.*

C'est toi?

VALENTIN.

C'est nous.

LAVALEUR, *à part.*

Est-ce qu'ils les connaîtrait vraiment?

DABANCOURT.

Vous voilà donc, mauvais sujets?

VALENTIN, *à Lavaleur.*

Mauvais sujets!.. Tu vois bien qu'il nous connaît.

DABANCOURT, *apercevant Estelle.*

Et la voilà aussi, cette chère Estelle!

VALENTIN.

Oui, la voilà, ma chère Estelle,

URSULE.

Sa chère Estelle!

DABANCOURT, *lui montrant Ursule ainsi que Michel et Lecourt.*

Mais je ne connais pas...

VALENTIN, *bas à Dabancourt.*

Ça ne fait rien. (*haut.*) Oui, capitaine, nos courses sont finies... Je suis repentant... (*montrant Estelle.*) Elle est repentante... Nous sommes tous repentans.

URSULÉ.

Mais, troubadour...

VALENTIN.

Qu'on nous unisse, et que tout soit terminé.

URSULE, *tendrement.*

Mais, troubadour...

DABANCOURT.

Tout n'ira pas ainsi que tu le desires : monsieur et madame Duplant sont près d'ici.

VALENTIN.

Tant mieux... Ma petite cousine, volons dans leur bras, à leurs pieds, sur leurs genoux, et qu'ils nous marient.

URSULE, avec force.

Troubadour... Mais, troubadour...

DABANCOURT.

Etourdis ! je vais d'abord vous faire donner d'autres habits.. Ensuite, vous me suivrez.

VALENTIN.

Oni : partons.

URSULE, avec rage.

Mais, troubadour...

DABANCOURT.

Suivez-moi tous.

VALENTIN, à Lavaleur, voyant Ursule qui se dispose à le suivre.

Camarades, s'il se trouve une occasion pour Aranza ; si quelques muletiers s'en retournent à vide qu'ils se chargent de cette vierge éplorée... Adieu.

URSULE, avec fureur, et criant si fort que la voix lui manque.

Mais... mais... mais... troubadour...

VALENTIN, à la valeur.

Gardez-la à vue.... Prévenez les suites funestes de son désespoir.... Adieu. (Tous s'éloignent.)

## SCENE XXI.

URSULE, LAVALEUR.

URSULE.

Non... c'est un rêve... ou c'est un songe... il ne peut vouloir me tromper ; se jeter ainsi d'une première inclination. ( Courant à la coulisse par laquelle Valentin est sorti. ) Troubadour, je te suivrai, tu reviendras à moi... ou bien, aimable, troubadour, je t'étranglerai.

LAVALEUR, il se retourne et aperçoit le corrégidor.

Encore une vieille caricature ! ( à Ursule. ) Voilà un camarade qui vous arrive.

## SCENE XXII.

Les Précédens, LE CORRÉGIDOR.

LE CORREGIDOR, sa toilette est en désordre.

Nous allons voir.

URSULE.

Dieu ! c'est mon frère !.. où me cacher ?

LE CORREGIDOR.

Quel est le commandant du poste ?.. Je prétends que l'on pend deux coquins de muletiers qui... ( apercevant Ursule. ) Ciel ! que vois-je ! ma sœur !

URSULE.

Oui, mon frère.

Vous en France?

LE CORRÉGIDOR.

Qui mon frère.

URSULE.

Et Estelle?

LE CORRÉGIDOR.

Parlons de moi.

URSULE.

Et Estelle?

LE CORRÉGIDOR.

Parlons de mes malheurs.

URSULE.

Et Estelle?

LE CORRÉGIDOR.

Elle est l'épouse de mon troubadour.

URSULE, *éplorée.*

Ton troubadour?

LE CORRÉGIDOR.

Oui, le jeune Valentin.

LAVALEUR.

Comment! c'est encore ce Valentin! Il enlève ma femme, il enlève ma sœur, il enlève Estelle, il m'enlève moi-même!.. Ah: je suivrai ses traces... (*à Ursule.*) Où est-il allé?

LE CORRÉGIDOR.

URSULE.

Amour et vengeance.

Ce n'est pas ça que je te demande, où est-il allé?

LE CORRÉGIDOR.

LAVALEUR, *à part.*

Si je les envoyais à la campagne de monsieur Duplant, ça ferait un *capage!*..

Où est-il allé?

LE CORRÉGIDOR, URSULE, *à la Valeur.*

Avec ses camarades; il a suivi ce chemin... là, sur la droite, qui conduit à un château situé à deux portées de fusil.

LAVALEUR.

LE CORRÉGIDOR, *à Ursule.*

Partons.

URSULE.

Partons.

LAVALEUR.

A pied?

URSULE.

L'amour et la vengeance nous donneront des ailes.

LAVALEUR.

Des ailes!... eh bien, en avant, marche!

*Il entre au corps-de-garde. Le corrégidor et Ursule prennent la route qu'il leur a indiquée.)*



## SCENE XXIII.

*Le théâtre change , et représente un jardin. Une double galerie traverse tout le théâtre. Au cinquième plan , dans les deux parties octogones à droite et à gauche , sont les portraits en pied d'Estelle et de Valentin : la tête des portraits se découpe. A droite et à gauche , sont des bosquets.*

DABANCOURT, CHARLES, MICHEL, LECOURT, VALENTIN,  
ESTELLE.

DABANCOURT, *entrant le premier avec Estelle, et faisant signe aux autres, qu'on aperçoit dans le jardin.*

Par ici.

ESTELLE.

Ah! monsieur! j'éprouve une sensation!

DABANCOURT.

Qui n'aura, j'espère, que des suites agréables.

VALENTIN, *entre, entouré de ses camarades.*

Retour de l'enfant prodigue.

DABANCOURT.

Chut! voici M. et Mad. Duplant.

MICHEL.

Gâre la morale.

VALENTIN.

Tu me fais trembler.

ESTELLE.

Je me retire.

DABANCOURT.

Restez... (*il regarde dans le fond.*) Hypolite les accompagne... ils paraissent fort en colère.

ESTELLE, *voulant sortir.*

Raison de plus...

VALENTIN.

Pour laisser gronder l'orage?... N'y a-t-il pas quelqu'endroit?... (*apercevant son portrait et celui d'Estelle.*) Mais que vois-je?

DABANCOURT

Vos portraits, que M. et Mad. Duplant ont fait transporter ici.

VALENTIN.

Pour se consoler de notre absence... les bons parens! ah! la bonne idée! Estelle et moi, nous allons prendre la place des portraits.

TOUS.

Tu veux... ?

VALENTIN.

Ça fera tableau, et nous pourrons juger, par ce que nous entendrons, s'il est prudent de nous montrer.

Garçon sans souci.

K

DABANCOURT.

C'est une extravagance.

VALENTIN.

Il n'y a que cela qui me réussisse.

MICHEL.

En ce cas, nous allons te quitter.

VALENTIN.

Au contraire ; vous resterez pour être les témoins de mon mariage. Et vite, à l'ouvrage.

( *Michel va découper la tête du portrait d'Estelle ; Valentin en fait autant au sien, et il met ainsi, qu'Estelle, sa tête à la place de celle du tableau.* )

DABANCOURT, à Michel, Lecourt et Charles.

Vous autres, entrez dans ce bosquet.

VALENTIN.

Pour cette fois, j'espère, le portrait fera valoir le cadre.

DABANCOURT.

Silence !

( *Lecourt, Michel et Charles entrent dans le bosquet.* )

### SCENE XXIV.

Les Précédens, M. et Mad. DUPLANT, HYPOLITE.

M. DUPLANT, à Hypolite.

Mauvais sujet !

VALENTIN, à Dabancourt.

Hein ? j'ai cru qu'on m'appelait.

MAD. DUPLANT.

Cette conduite est horrible.

VALENTIN.

Horrible !...

M. DUPLANT.

Oui, horrible !... à votre âge... courrir les maisons de jeu.

VALENTIN, rit.

Ah ! ah ! ah !

MAD. DUPHANT.

Vous riez, je crois ?

HYPOLITE.

Moi, je ne ris pas du tout.

MAD. DUPLANT.

C'est ainsi que vous reconnaissez toutes les bontés dont je vous ai comblé ?...

VALENTIN.

Et voilà !...

MAD. DUPLANT.

C'est pour vous que j'ai fait le malheur de deux êtres aimables, intéressans.

VALENTIN.

Ah ! aimables ! . . . intéressans.

MAD. DUPLANT.

Sans doute, très-intéressans . . . que ma rigueur a forcés à une démarche . . . ces chers enfans ! Je ne puis regarder leurs portraits sans me reprocher . . . cet espiègle de Valentin . . . tenez, il a l'air de sourire . . . on dirait qu'il médite quelque nouvelle malice.

M. DUPLANT.

Et cette petite Estelle ! . . . ah ! s'ils étaient là ! . . .

MAD. DUPLANT.

Nous leur pardonnerions ; monsieur Duplant, que nous les marierions ?

M. DUPLANT.

Nous leur donnerions les deux tiers de notre fortune, car en voici l'acte dressé en secret.

VALENTIN, à Estelle.

Bon !

M. DUPLANT.

Ils seraient nos enfans bien aimés.

MAD. DUPLANT.

Oui, bien aimés.

HYPOLITE, riant.

Par bonheur ils sont bien loin.

VALENTIN et ESTELLE, tombant aux pieds de M. et Mad. Duplant.

Vous vous trompez ; ils sont bien près.

M. et MAD. DUPLANT.

Estelle ! Valentin !

HYPOLITE, allant les toucher.

Eh ! mais ce sont vraiment eux.

MAD. DUPLANT.

Par quel enchantement ?

VALENTIN, montrant Dabancourt.

Voici l'enchanteur.

M. DUPLANT.

Vous étiez ? . . .

VALENTIN.

Encadrés. (*A ses camarades.*) Venez, venez tous. . . Vous allez voir mes compagnons d'infortune, et les témoins de notre mariage.

(*Michel, Charles, Lecourt sortent du bosquet. Le Corrégidor et Ursule entrent par le fond.*)

## SCENE XXV ET DERNIÈRE.

Les Précédens , MICHEL , CHARLES , LECOURT , le  
CORREGIDOR , URSULE.

MICHEL , CHARLES , LECOURT.

Nous voici.

VALENTIN, *les montrant à M. et Mad. Duplant.*

Voilà mes amis.

LE CORRÉGIDOR , URSULE.

Vengeance.

VALENTIN, *désignant le Corrégidor et Ursule.*

Ceux-là , c'est différent ; ce sont mes victimes.

LE CORRÉGIDOR.

Vengeance !

URSULE.

Vengeance !

VALENTIN.

Un moment !... attendez que je sois marié... c'est le plus pressé. Je vous expliquerai tout cela. Si j'ai bien entendu , mes bons parens , vous me destinez avec la main d'Estelle , les deux tiers de votre fortune.

M. DUPLANT.

En voici l'acte.

( *Valentin déchire l'acte.* )

M. DUPLANT.

Que fais-tu ?

VALENTIN.

Valentin , étourdi , écervellé , supporte une injustice , mais n'en veut pas commettre... Nous sommes tous deux vos enfans... part égale entre nous... Je suis encore le plus heureux , puisque j'épouse Estelle !

TOUS.

Bravo !

LE CORRÉGIDOR.

Ce superbe trait....

URSULE.

Ne me donne que des regrets plus amers !..... ce cher troubadour !....

VALENTIN.

Allons , plus de fuite , plus de courses , plus d'aventures.... J'invite tout le monde à ma noce... eh ! mes amis.... Suivez ma morale ! Oublions le passé. Jouissons du présent... et quant à l'avenir... nous verrons.

FIN.